L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

73me VOLUME. — 21me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé
5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 816-09

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE
PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à ous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement à la fin de chaque mois et compte déjà vingt années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des huit premières années sont absolument épuisées.)

PARTIE EXOTÉRIQUE

Essai historique sur la Clairvoyance

(Suite.)

Crésus envoya des messagers qui devaient interroger les oracles, le centième jour après leur départ, sur ce qu'il faisait ce jour-là dans son royaume. La Pythie de Delphe répondit : « Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de l'agneau dans une chaudière d'airain. » C'était exact. (M. Rouxel.)

Dans le *Plutus* d'Aristophane, un des personnages raconte que le sacrificateur ayant éteint les lampes, lorsque lui et ses compagnons furent entrés dans le sanctuaire, leur commanda de dormir et de se taire. Il ne put réussir à s'endormir, et vit, à travers son manteau, le dieu s'asseoir auprès de Plutus et lui toucher la tête et les yeux.

Cicéron raconte qu'une coupe d'or ayant été dérobée dans le temple d'Hercule, le dieu apparut en songe à Sophocle et lui indiqua le coupable. Sophocle avertit l'Aréopage qui fit arrêter le sacrilège. Celui-ci con-

fessa son crime et le temple fut depuis appelé temple de Jupiter Accusateur.

Rolline, dans son *Histoire ancienne*, dit que l'empereur Trajan envoya au dieu d'Héliopolis une lettre cachetée à laquelle il désirait une réponse sans l'ouvrir. L'oracle répondit qu'on lui renvoyât un papier, tout blanc bien cacheté. Trajan fut dans l'admiration : il n'avait rien écrit dans la lettre qu'il avait envoyée.

Ne voyant pas l'utilité de continuer ces citations qu'on peut trouver facilement, je me contenterai de dire quelques mots sur le démon ou génie que Socrate voyait à côté de lui, et dont il suivit souvent les conseils. Platon, Apulée, Maxime de Tyr et d'autres auteurs ont parlé longuement de Socrate et de son génie. Un phénomène extraordinaire, dit Socrate lui-même, s'est manifesté à moi, dès mon enfance. C'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'avais résolu de mal. C'est elle qui s'est toujours opposée à ce que je me mêle des affaires de la République, et sachez bien que depuis longtemps je serais mort si je m'en étais mêlé. Il n'y a pas lieu de s'étonner, dit Apulée dans son livre intitulé *Du Dieu de Socrate*, que Socrate, homme déclaré sage par Apollon lui-même, connût et cultivât son génie particulier dont il avait besoin lorsqu'il lui fallait des présages et des révélations divines.

Il cite comme exemple le fait suivant :

Un jour, Socrate était assis avec Phèdre à l'ombre d'un arbre épais, le génie lui recommanda de ne pas franchir la rivière de l'Ilissus, avant d'avoir calmé par une rétractation l'amour dont il avait excité le cour-

roux. On pourrait donner beaucoup d'autres exemples de la clairaudience et de la clairvoyance de Socrate ; car non seulement ses oreilles, mais encore *ses yeux* lui révélaient la présence de son démon (Apulée).

Avant de terminer ce très court aperçu de la clairvoyance dans l'antiquité, que j'aurais facilement pu, comme je l'ai dit, faire durer davantage, je voudrais citer l'opinion d'Aristote sur les visions et les songes qui ne se réalisent pas. Entre autres choses, il en donne la raison suivante : « Il n'est pas étonnant, dit-il, que, parmi les visions, il y en ait plusieurs qui ne se réalisent pas. Souvent les pronostics qui nous présagent le vent ou la pluie ne s'effectuent pas ; il suffit qu'un mouvement inattendu change l'atmosphère, de même les circonstances subséquentes peuvent détruire ce qui naturellement devait arriver au moment du songe. » Je crois que cet enseignement est très conforme à ce qui nous est enseigné. Lorsqu'un cliché se présente, en effet, au voyant, son existence est à ce moment parfaitement réelle, mais une cause très minime peut le briser et déchirer pour ainsi dire le plan de l'événement qui devait se réaliser.

On le voit, ainsi que je le disais en commençant, l'histoire ancienne est une mine inépuisable de faits de clairvoyance, de lucidité. Ces faits étaient mêlés à la vie de chaque jour, et Virgile pouvait écrire dans l'Enéide que toute l'Italie allait consulter les oracles. Ce que j'ai dit de Rome et de la Grèce peut s'appliquer à l'Égypte, à l'Inde, aux Gaules, au monde entier.

Voici maintenant, à titre de curiosité, les neuf

divisions principales des formes que la clairvoyance a revêtues dans l'antiquité (1):

1° La géomancie, divination par la terre ;

2° L'hydromancie, divination par l'eau, les pluies, les sources, aspects de l'eau dans un vase;

3° L'aéromancie, étude des phénomènes aériens;

4° La pyromancie, étude des flammes du sacrifice;

5° L'astrologie ;

6° La métoposcopie, la chiromancie, les songes : étude des phénomènes présentés par l'homme lui-même ;

7° La botanomancie, étude des plantes dans laquelle rentrait la baguette divinatoire ;

8° La zoomancie, divination par les animaux morts ou vivants ;

9° Le hasard (aruspicine, astragalomancie, etc.). Les sorts, devenus chez les chrétiens les « sorts des saints » ou bibliomancie. On cherchait au hasard un passage dans la Bible et on l'appliquait à une demande quelconque. La clef de saint Jean est encore bien connue de nos jours.

. . . .

L'astragalomancie consistait à jeter en l'air de petites baguettes, des osselets sur lesquels on avait écrit quelques mots. Les différents arrangements qu'ils prenaient en tombant, révélaient la volonté des dieux.

G. Phaneg.

---

(1) *L'Art de la Divination* (E.-N. Santini).

ERRATUM

Dans mon dernier article sur les miroirs magiques, des renvois indiquant la source de certains renseignements ont été omis. Plusieurs enseignements sur l'homme occulte et la théorie des miroirs ont été empruntés aux ouvrages de Papus et au livre de Sédir : *les Miroirs magiques*, qui va être réédité chez Chacornac.

G. PHANEG.

PENSÉE

· *Chaque être vivant est une association d'êtres vivants. Chaque partie a sa vie propre. Plus ces parties diffèrent, plus il y a de divisions dans le travail, et plus l'animal est parfait.*

TUHAUT.

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Matérialisations du médium Miller

EXPÉRIENCES PERSONNELLES

Grâce à l'obligeance de « Bonne Maman » Noggerath et de M. Letort, nous avons pu, le dimanche 14 octobre, assister à une séance du fameux médium Miller. Disons de suite que notre attente a été amplement satisfaite et que Miller a montré les facultés médianimiques les plus extraordinaires que nous ayons rencontrées jusqu'à présent.

Voilà pourquoi nous tenons à joindre notre témoignage public à celui des chercheurs qui ont pu étudier le même médium, persuadé que la multiplicité des observations ne pourra que mieux permettre de faire éclater la vérité. La 'séance avait lieu chez Mme Naggerath. Un coin du petit salon était transformé en cabinet noir par deux rideaux doublés.

J'avais eu l'extrême honneur d'être placé très près du cabinet noir, car j'occupais la seconde place à partir du rideau et Léon Denis occupait la première.

Nous étions nombreux, à tel point qu'il avait fallu se serrer très fort et que le contrôle des assistants était ainsi des plus faciles, nul ne pouvant bouger sans déplacer ses deux voisins. Enfin, grâce à l'énergie de notre hôtesse et grâce à la méthode avec laquelle M. Letort a tout dirigé, la discipline des assistants fut parfaite et permit le développement normal d'une fort belle séance.

Ajoutons que les faits ne se passent pas dans l'obscurité complète et que la lumière placée au fond de la salle permettait de voir les contours des têtes des assistants et de vérifier immédiatement tout déplacement de l'un d'entre eux.

La séance se divisa, comme d'habitude avec Miller, en deux parties : la première avec le médium assis parmi les assistants à côté du cabinet bien visible toujours, et la seconde avec le médium en trance dans le cabinet.

Nous avons noté une série de faits que nous qualifierons de complètement probants et une autre série de faits qui, pour nous, sont bien dus à l'invisible, mais qu'un observateur peu au courant de ces questions pourrait demander plus complets. Ajoutons tout de suite que nous avons appris ultérieurement que Miller avait été déshabillé avant la séance chez notre confrère Gaston Méry et avait été habillé avec les habits de Méry, puis redéshabillé après une superbe séance. Cela fait tomber toutes les objections que pourrait formuler un observateur peu habitué aux faits de matérialisations.

Le médium étant assis au milieu de nous, le cabi-

net étant vide de tout être vivant et le médium restant éveillé, plusieurs apparitions nettes, mais de faible densité, se montrent successivement entre les plis du rideau ou au milieu des assistants du premier rang.

Chacune de ces apparitions parle, et chaque fois le timbre de la voix diffère. La parole est proférée à 1 mètre ou à 1 m. 50 du médium et ce dernier y est parfaitement étranger.

Parmi les faits les plus remarquables, nous citerons les suivants :

1° Le médiun étant hors du cabinet et bien visible, un bras bien formé, terminé par une main mobile et visible de tous les assistants, apparaît à 2 mètres du sol environ. Le tout descend tout doucement et touche la tête de Léon Denis, puis celle de Mme Noggerath.

2° Une apparition obtenue dans les mêmes conditions déclare se nommer Marie Laffineur. Elle demande à sa mère présente à la séance de venir l'embrasser. Mme Laffineur se lève, dérange Léon Denis qui se lève aussi, et je vois parfaitement l'apparition poser ses lèvres sur le visage de Mme Laffineur pendant que tout le monde entend un baiser bien sonore. Mme Laffineur déclare avoir senti des lèvres chaudes, bien qu'elle ait été embrassée à travers une gaze fluidique. Le médium était, bien entendu, loin de l'apparition, il était à côté de Mme Noggerath et n'a pas bougé, regardant, comme nous tous, ce phénomène.

3° Une autre apparition sort des rideaux, dit son

nom et annonce qu'elle va aller embrasser une personne de sa connaissance dans la salle. Je vois l'apparition s'avancer vers moi, elle arrive à 50 centimètres à peine, lorsqu'elle se coupe en deux sur place : la partie inférieure devient brusquement horizontale et touche nos pieds, nous la voyons mais nous ne sentons pas de résistance ; la partie supérieure du corps reste verticale mais s'abaisse brusquement, puis, sur place, et comme rentrant dans le plancher, *tout disparaît instantanément*. Tout cela s'est passé à quelques centimètres de Léon Denis et de moi et c'est un des faits les plus nets parmi ceux que j'ai pu constater.

4° Le médium étant toujours dehors, une voix de femme se fait entendre dans le cabinet. Elle dit en anglais au médium d'entrer entre les rideaux et la seconde partie de la séance commence aussitôt.

Je ne parle pas d'autres apparitions venues pendant cette première partie, parce que l'on trouvera tout cela au procès-verbal de M. Letort. Je note seulement les faits exceptionnels par leur netteté et excluant toute objection de fraude.

Le médium est entré dans le cabinet et il s'y est assis. Le rideau gonfle fortement de notre côté alors que le médium est assis au côté opposé. Ce gonflement est produit par des souffles d'air qui remplissent le cabinet où un travail intense se devine.

Tout à coup les rideaux s'écartent tout à fait, et tout le monde constate que le cabinet est occupé par plusieurs formes humaines bien matérialisées, ayant chacune une auréole lumineuse qui éclaire la figure.

Je compte quatre de ces formes très nettes et une cinquième moins nette. J'en vois trois qui parlent en même temps, et l'on entend les paroles. Cela dure environ 11 secondes, puis les rideaux sont baissés des deux côtés en même temps et tout disparaît.

Au bout de quelques instants, les rideaux s'écartent de nouveau devant nous et nous apercevons très nettement deux formes humaines dans le cabinet. La forme la plus proche de nous sort du cabinet disant : *Do you see me* (me voyez-vous ?) *Do you see me well* (Me voyez-vous bien ?), et je vois en effet une belle négresse qui s'avance vers Léon Denis, lui prend la tête entre ses deux petites mains noires et l'embrasse sur le front.

Comme cela se passait à 20 centimètres à peine de ma figure, j'ai très bien vu même la poitrine bien fournie de la négresse qui est un des guides du médium, et Léon Denis prétendait avec juste raison qu'il aurait été difficile de simuler des avantages féminins aussi bien caractérisés que ceux de cette apparition, qui ne cesse de parler et qui se montre et se dissout avec une rapidité foudroyante.

Nous voyons aussi se manifester le phénomène si bien décrit par Charles Richet : Une forme semblable à une tête de chameau comme masse et allongement se manifeste dans le haut des rideaux, non loin du plafond ; cette forme parle et, tout en parlant, elle descent jusqu'au ras du sol sans cesser d'être visible, et elle parle toujours. Arrivée au ras du sol, elle augmente de volume et, sortant positivement du plancher

devant le rideau, nous voyons se former sous nos yeux une matérialisation complète.

Elle disparaît comme elle s'est formée.

Entre temps, des formes plus nettement formées à mesure que la séance s'avance, se constituent, disent leur nom, parlent à un spectateur et disparaissent. C'est ainsi qu'une petite fille très rieuse nous amuse de ses propos et de ses chants, puis vient s'asseoir sans façon sur les genoux de maman Noggerath.

Léon Denis et moi sommes gratifiés d'une apparition grande et forte qui déclare être Mme la duchesse de Pomar. Son accent particulier me frappe beaucoup.

Les rideaux s'écartent et nous voyons paraître la forme d'un homme superbe. Il a au moins la tête de plus que le médium et il marche sans bruit très aisément. Il sort du cabinet, s'avance au milieu de nous, à 1 mètre à peine de moi, et nous fait un speech moral en anglais en agitant les bras et en prononçant fortement chaque parole. Son discours dure bien cinq bonnes minutes, pendant lesquelles nous avons le loisir de bien contempler sa forme.

Pendant qu'il parle, je remarque un lien fluidique qui rattache cette apparition au cabinet où le médium en trance s'agite et tousse. Quel arsenal il faudrait pour truquer des faits pareils !

Je laisse de côté beaucoup d'autres phénomènes aussi intéressants, les voix des formes qui chantent avec nous, les rires des enfants concordant avec la toux du médium, enfin une foule de faits que relatera le procès-verbal.

J'ai vu les principaux médiums d'Europe et je me souviens encore des intéressantes séances de Sambor à Saint-Pétersbourg. Eh bien, tous sont des enfants devant Miller. Les facultés de cet homme sont véritablement prodigieuses et je le tiens pour le plus fort des médiums à matérialisations du monde (*The Greatest in the World*).

Ce que j'ai vu renferme tous les caractères possibles de vérité et je ne doute pas qu'avec un médium de cette force des expérimentateurs honnêtes et non aveuglés par des idées préconçues ne fassent faire aux idées spiritualistes un pas décisif.

En terminant, abordons un point des plus importants.

Il est incontestable que le bruit fait par les expériences de Miller en Europe sera énorme.

Or, comme il existe toute une classe d'abbés laïques qui vivent du matérialisme et comptent en vivre longtemps encore dans les diverses chaires d'Europe et dans certaines Loges françaises, ces expériences vont les contrarier fortement.

De là les représailles.

Tout d'abord, des insinuations doucereuses vont être faites sur la mentalité des assistants. Mais devant le nombre de ceux-ci et leur unanimité concernant la réalité des faits, on s'attaquera directement au médium.

Si l'on ne peut préparer un piège avec de la mousseline et des masques de soie disposés d'avance sur un assistant et jetés au bon moment dans le cabinet des matérialisations, on trouvera bien le moyen de

raconter que c'est Miller lui-même qui fait les grandes matérialisations en construisant des mannequins pour les autres.

Or, s'il faut un demi-mètre cube d'objets pour construire un mannequin, combien de volume prendraient les objets nécessaires à la construction des quatre apparitions simultanées que nous avons vues dans la séance ?

Puis quelle merveilleuse faculté de ventriloque, art qui demande la pleine lumière pour produire l'hallucination visuelle qui montre la bouche fermée lorsqu'une voix se fait entendre. Miller saurait ainsi être un prestidigitateur fantastique, un artiste changeant d'habits plus vite que Frégoli, et le faisant seul alors qu'il faut trois aides à Frégoli, un ventriloque sans pareil, sans compter le reste.

Non, la vérité est plus simple. Miller est un véritable médium, donnant sa vie pour produire des phénomènes aussi nets que prodigieux pour un observateur impartial; et en multipliant les procédés de contrôle scientifiques, comme l'a fait, m'a-t-on dit, Gaston Mery chez lui, on verra enfin clair dans ces curieux faits de matérialisations, qui vont révolutionner autant que le radium la science matérialiste contemporaine.

Qu'il nous soit donc permis d'adresser toutes nos félicitations à Miller et tous nos remerciements à maman Noggerath et à M. Letort, pour l'immense service qu'ils ont rendu à la science sans épithète.

PAPUS.

Notes sur quelques Sépultures d'Enfants de l'Epoque préhistorique jusqu'au Moyen Age.

La sépulture, en général, a été de tout temps un devoir naturel; pratiquée chez tous les peuples et depuis les temps les plus reculés de la préhistoire, elle a été la préoccupation constante des hommes.

Nous pouvons affirmer, d'après nos investigations personnelles, que depuis l'époque néolithique jusqu'à nos jours, les hommes se sont toujours fait un devoir de donner à leurs morts une sépulture honorable. Aux époques les plus lointaines, les peuples les plus barbares ne manquèrent jamais de prendre grand soin de la dépouille de l'ancêtre et le plus grand soin à la construction de la sépulture devant protéger les restes aimés. Les préhistoriques, les païens et les chrétiens attachaient une importance très grande à ensevelir les corps, les plus grands soins étaient apportés à cette opération, choix très judicieux et tout particulier d'un sol sec et léger autant que cela était possible, bonne exposition au soleil, éloignée des lieux

humides (1), chambre mortuaire ou dolmen renfermant le cadavre, construite en pierres dures choisies avec soin et apportées souvent de fort loin (si la région où se construisait le tombeau n'en possédait pas).

A l'époque néolithique, la chambre mortuaire était fermée et couverte avec le plus grand soin par d'énormes blocs de pierre, afin de protéger le cadavre contre la violation des carnassiers ou des animaux fouisseurs, qui, en pénétrant, eussent outragé le mort et bouleversé le mobilier funéraire.

D'autres fois, l'ensemble de la sépulture était couvert d'un amas de terre plus ou moins élevé, de forme arrondie, protégé par des pierres de diverses dimensions disposées les unes près des autres, ainsi que notre pavage moderne, moins la régularité des points de jonction.

Grâce à nos études assidues des champs de sépultures de Lutèce, nous pouvons affirmer que pendant toute l'époque païenne on confiait les restes humains à la terre, en les enfermant dans un sarcophage en pierre, ou dans un cercueil composé de planches de

(1) Voici un exemple du profond respect que les Gallo-Romains de Lutèce vouaient aux restes mortels des hommes. Il y a vingt et quelques années, entre l'abside de Saint-Julien-le-Pauvre et la rue du Fouarre, à Paris, nous faisions la découverte d'une sépulture isolée, située dans un sol humide. Les personnes chargées de l'inhumation du cadavre sur ce point, choisi contre toutes les coutumes du moment, ne trouvèrent rien de mieux, pour isoler le mort de la bourbe résultant du voisinage de la Seine, que d'ouvrir une grande fosse très large et d'y apporter plus de 2 mètres cubes de sable au milieu duquel ils déposèrent le mort accompagné de quelques poteries, croyant fermement le protéger ainsi contre la bourbe et le contact des eaux du fleuve.

chêne ou de châtaignier de 0 m. 12 à 0 m. 14 d'épaisseur, reliées par des clous de 12 à 15 centimètres de longueur. D'autres restes étaient brûlés sur le bûcher; pour cette opération on creusait une fosse de 0 m. 80 à 1 mètre de profondeur, on l'emplissait de bois de toutes grosseurs sur lequel on déposait le cadavre, le feu était allumé et entretenu jusqu'à parfaite incinération, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il ne restât que des os plus ou moins fragmentés. Ces restes étaient recueillis avec soin au milieu des cendres et du charbon de bois et déposés dans des urnes cinéraires, en terre cuite le plus souvent; ces dernières étaient confiées à la terre.

Ces différentes opérations accomplies, on comblait la fosse à incinération, au fond de laquelle on abandonnait le charbon et les offrandes diverses qui avaient été déposées près du mort sur le bûcher. C'est ainsi que dans la fosse d'un bûcher, et au milieu de charbons de bois, dont quelques-uns étaient de la grosseur du bras, nous recueillîmes quelques très petits fragments d'ossements humains, les restes d'un cheval brûlé avec son maître et quelques débris de poteries déposées avec leurs offrandes sur le bûcher (1).

Il est bien entendu que nous ne sommes affirmatifs sur les deux modes d'inhumation que pour les champs de sépultures païennes de Lutèce, où nous rencontrâmes simultanément des squelettes entiers et des ossements incinérés déposés dans des urnes

(1) Ce bûcher, exploré par nous, était situé en bordure de la chaussée antique, entre la rue Cassini et le boulevard de Port-Royal, dans l'axe de la rue Nicolle.

en terre cuite de forme ovoïde (*Archives Toulouze*).

D'un squelette incinéré, on ne retrouve guère que des omoplates brisées, des humérus, des radius, des têtes de fémur, des condiles et leur poulie, le sacrum presque toujours bien conservé, les iliaques brisés, les tibias fragmentés, quelques vertèbres arrondies par le feu, des fragments de crânes, le conduit auditif et l'apophyse mastoïde bien conservée, des portions de maxillaires; dans ces inventaires d'urnes cinéraires, les dents ne se rencontrent jamais; détachées de leur alvéole pendant l'incinération, elles se perdaient sans doute dans le brasier et tombaient au fond de la fosse, où elles restaient mêlées aux charbons.

Que le lecteur veuille bien nous pardonner cette digression et nous permettre de lui fournir la preuve de la sollicitude des Néolithiques de la vallée de la Seine, au confluent de la Seine et du Loing, pour leurs chers morts.

Le village de Saint-Mammès est situé au confluent de la Seine et du Loing, à 1.500 mètres environ de la forêt de Fontainebleau. Les maisons occupent au nord une position ravissante sur les bords de la Seine, en face des abris sous roches escarpées de Champagne et de la Celle-sur-Seine, fort riches en souvenirs de l'époque néolithique; au sud, elles bordent la rivière du Loing, faisant face aux Sablons et à la gare de Moret. Le territoire cultivé s'élève en pente douce vers le *Bois Prieur* et le *Calvaire*, point culminant du pays, d'où l'on voit se dérouler sous les yeux le délicieux panorama de la petite ville moyennageuse de Moret.

La surface du sol de Saint-Mammès est absolument couverte de silex, au-dessus desquels s'élèvent, sur de nombreux points, de gros blocs de grès lustrés, qui font le désespoir des cultivateurs, dont ils gênent le travail de culture. En 1891, au lieu dit les *Montelièvres*. un propriétaire voulut débarrasser son terrain d'un gros bloc de grès qui l'empêchait de labourer ; il le déplaça en partie, mais devant l'impossibilité de l'enlever, il renonça à son projet et laissa retomber la masse sur le côté, l'enfouissant à o m. 50 dans le sol, non sans avoir rencontré une hache en silex qu'il offrit à M. Lioret, le distingué historien de Moret et conseiller général du département de Seine-et-Marne.

Instruit de ces détails, je résolus d'explorer la roche, espérant y rencontrer quelques documents intéressant l'histoire des anciens habitants de la région.

Le 1er mai 1894, après avoir reconnu avec la sonde, le périmètre de la roche cachée sous les terres, nous ouvrîmes une tranchée sur le côté nord, et à 1 m. 10 de profondeur nous fîmes écrouler une partie d'un mur construit en pierre sèche, sur lequel portait une partie de la roche formant couvercle au-dessus du dolmen ; bientôt nous découvrîmes quelques fragments de crâne. Tous ces débris, de même que ceux que nous recueillîmes quelques heures plus tard, étaient fragmentés par le poids des terres infiltrées par les eaux pluviales dans la chambre mortuaire.

La sépulture de Saint-Mammès appartient à un type spécial déjà signalé sur quelques points, mais qui se rencontre toutefois assez rarement ; aussi avons-

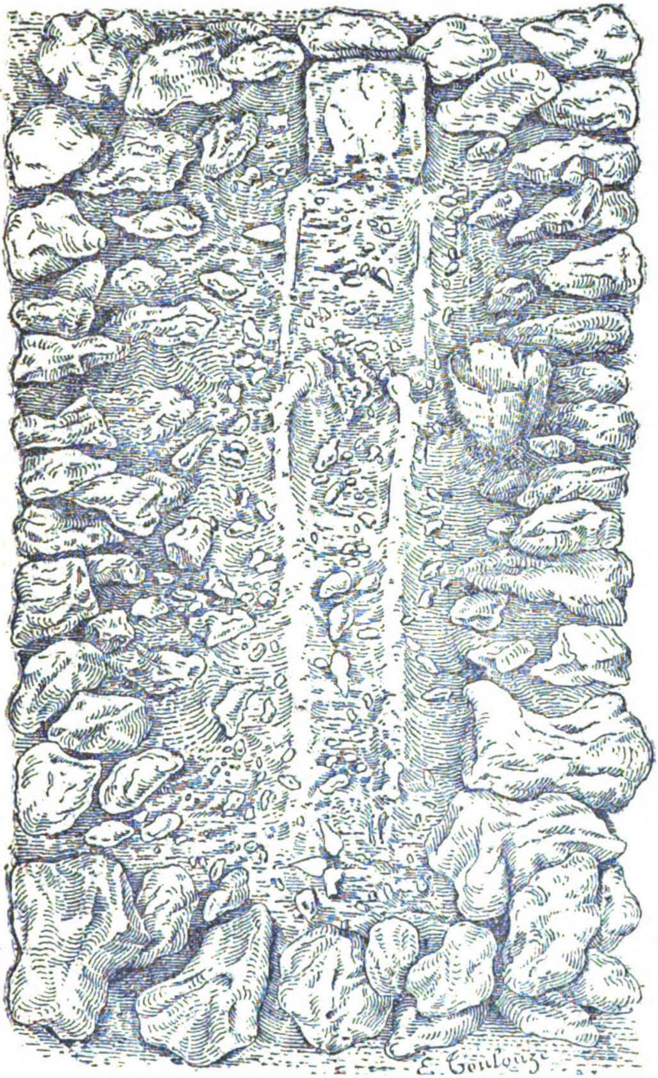


Fig. 1. — Dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne).

nous cru utile d'en faire une rapide description et publier deux vues d'ensemble de la sépulture.

La chambre sépulcrale ne mesure que 1 m. 75 de longueur totale, sur 0 m. 90 de largeur ; elle est limitée par des murs formés de pierres calcaires de toutes grosseurs.

Le fond en est dallé au moyen de pierres blanches, non cimentées, au milieu desquelles s'en fait remarquer une plus belle, plus unie, bien taillée d'équerre, de forme carrée, qui supportait la tête du cadavre, ainsi qu'un oreiller (fig. 1).

Toute la sépulture était recouverte d'une grosse roche soudée sur un pouding — mélange naturel de petits caillous réunis par un ciment — dont on peut évaluer le poids à 10.000 kilogrammes ; les préhistoriques, voulant profiter de cette pierre de grande dimension, située au point où ils se proposaient de construire la sépulture, n'avaient trouvé rien de mieux que de fouiller le dessous du couvercle futur et de construire la chambre mortuaire en pierres d'un faible volume.

En définitive, la chambre sépulcrale de Saint-Mammès n'est autre chose qu'un fort beau dolmen minuscule, qu'une crypte, dont les parois, au lieu d'être constituées par des blocs dressés verticalement, sont formées par de petits murs en pierres sèches.

Les matériaux employés dans la construction du dolmen de Saint-Mammès ne se trouvent pas sur le point même où s'élevait la sépulture, mais on les rencontre sur les hauteurs des environs, notamment au

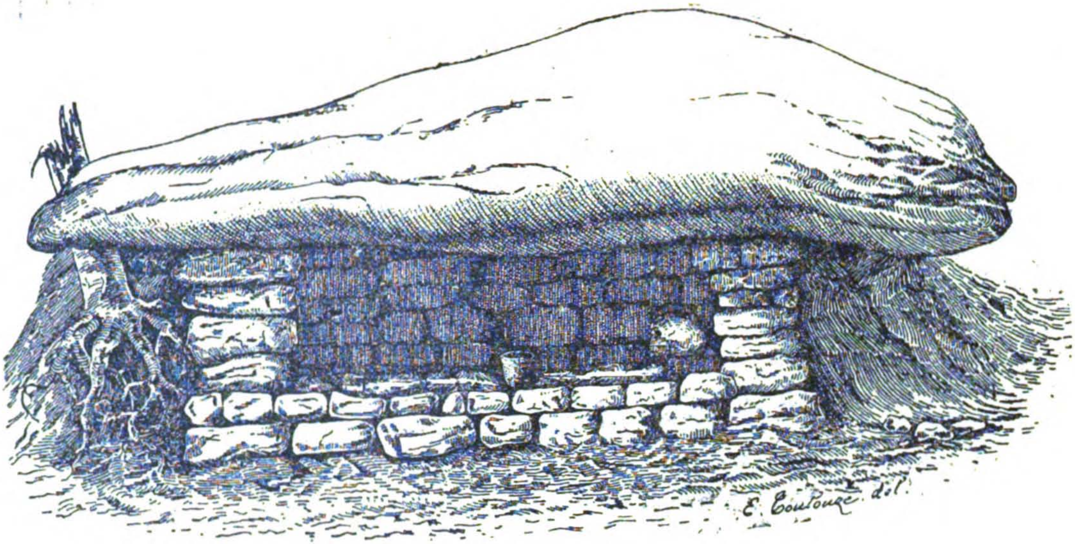


Fig. 2. — Dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne), découvert par E. Toulouze, le 1er mai 1894.

lieu dit *le Calvaire*, situé à 800 mètres environ de l'endroit exploré, en face de Moret.

Toutes les pierres ayant servi à daller le fond de la sépulture avaient été soumises à une température si élevée que la couleur primitive de la roche s'en est trouvée altérée.

Pour obtenir cette température, on allumait un brasier dans la fosse même, car nous y avons retrouvé deux morceaux de charbon de bois remarquablement conservés, et qui montrent que le combustible employé devait être du bois de chêne.

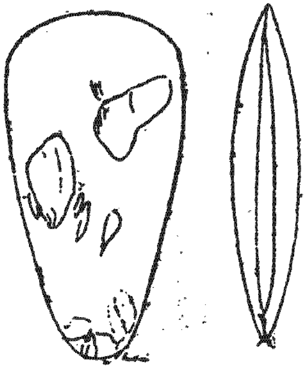
Cette coutume d'allumer du feu dans les sépultures, avant d'y déposer les cadavres, a été signalée plus d'une fois. Quand il s'est agi de dolmens ou allées couvertes, plus étendus, on a pu supposer qu'on allumait du feu, pour établir un courant d'air, afin de ventiler la chambre sépulcrale et en chasser les miasmes avant d'y pénétrer pour y déposer de nouveaux cadavres. Mais cette explication ne saurait être admise pour le dolmen de Saint-Mammès, car l'exiguité de la chambre ne permet pas de croire qu'on eut l'intention d'y déposer plus d'un mort (1).

Il y a tout lieu de penser que nous sommes en présence d'un rite funéraire particulier à cette région.

(1) Non loin de Saint-Bandry et de Laversine, villages situés à trois heures de Soissons et à quelques kilomètres du célèbre village de Cœuvres, nous reconnûmes un dolmen dont chaque mur de côté était formé d'une pierre monolithe du poids de 4 à 5.000 kilogrammes ; c'est-à-dire quatre pierres pour former la chambre et une de même volume pour couvrir l'ensemble du monument funèbre, le tout caché sous une épaisseur de terre de 0 m. 50 ; la hauteur de la chambre était de 1 m. 65 environ.

On apportait le même soin à l'ensevelissement des adolescents et des jeunes enfants qu'à celui des adultes.

Avec les quelques débris de squelette dont il a été question plus haut, nous avons rencontré un mobi-



(Face). (Profil).

FIG. 3 et 4. — Hache en silex, découverte dans le dolmen de Saint-Mammès (Seine-et-Marne).

lier funéraire assez intéressant, qui va nous permettre de déterminer l'âge auquel appartient cette sépulture : il consiste en un vase, une hache de forme et d'un poli admirables (fig. 3 et 4), une pointe de flèche taillée en amande, et trois silex taillés en forme *dite couteau*. Le vase était placé vers le flanc gauche du mort (voir les fig. 1 et 2) ; la hache se trouvait auprès de l'humérus droit, et les couteaux gisaient sous le cadavre lui-même (voir *les Archives E. Toulouze*).

Le vase, auprès duquel a été trouvée une dent de

bœuf ou d'aurochs, est tout à fait caractéristique de l'époque néolithique: la terre en est sèche, manquant de silice, si nécessaire à la solidité de l'ensemble de la poterie, mal lavée, mal corroyée, cuite à une température insuffisante pour vitrifier la faible partie de silice contenue dans la pâte. La terre contient de petites pierres, qui ne font que contribuer à la désagrégation de la poterie, surtout si cette dernière est exposée à l'humidité.

A ce moment déjà, l'homme ne se contente plus seulement de façonner des poteries employées aux besoins de la vie domestique; il cherche des formes gracieuses qu'il rencontre dans la flore qui croît sous ses yeux ; il adopte la forme de la fleur de campanule des bois, qui se rencontre sur le bords des chemins, dans les clairières de la forêt et sur les sentiers tracés par lui dans les bois ou les plaines.

L'homme, puisant la forme esthétique dans ses impressions imaginatives, ne peut s'affranchir des effets produits sur lui par le monde extérieur. Tout ce qu'il entreprendra sera le résultat des sensations terrestres; son esprit gardera de préférence ce qu'il y a de beau dans la nature. Appliquant ses impressions artistiques à l'art des potiers, l'homme primitif produira ses premiers éléments de décoration d'après ce qui frappera son regard autour de lui ; nous ne tarderons pas à le voir, à l'époque où il fondra le bronze, emprunter au règne végétal la forme de ses armes ; plus près de nous, hier pour ainsi dire, nous voyons les architectes égyptiens s'inspirant du règne végétal pour les belles compositions de leurs chapiteaux géants. Au moyen

âge, nos architectes empruntaient à la flore : la grande chelidoine, le mûrier, le figuier, la vigne, l'acanthe, l'arum, le chardon, le persil, etc., pour composer les magnifiques sculptures décoratives de nos cathédrales et des plus petites églises de village.

La hache polie de notre jeune adolescent offre un tranchant remarquable sur lequel on ne peut promener les doigts qu'avec précaution. Son bel état de conservation autorise à penser qu'elle n'a jamais servi avant d'être déposée dans la tombe, près du jeune guerrier. Peut-être s'agit-il d'une de ces haches natives, spécialement fabriquées pour être placées à côté des cadavres des guerriers, soucieux de l'avoir dans la main, d'être armés pour la chasse ou être prêts au combat, au moment de la résurrection. Les dimensions de notre hache atteignent o m. 19 en longueur et o m. 06 en largeur.

Le taillant offre un développement de o m. 062 et les côtés offrent un plan de o m. 005 à o m. 006 de largeur (*Archives E. Toulouze*). Ce monument a été fort bien percuté d'abord et habilement poli, cette dernière opération a été très longue mais admirablement réussie.

Enfin le tout a été obtenu dans un silex blanc grisâtre d'une grande finesse.

La petite pointe de flèche trouvée au milieu des restes humains a été taillée avec le plus grand soin.

Les trois silex, taillés en forme dite couteau, sont des lames qui rappellent les couteaux qu'on trouve le plus communément, c'est-à-dire qu'ils ne présentent pas ces fines retouches qu'on observe sur un certain

nombre de lames néolithiques (*Arch. Toulouze*).

Quant aux ossements de notre jeune adolescent, ils ne nous fournissent guère d'indications utiles. Étant données les faibles dimensions des fémurs, dont le plus complet manque de tête et des condiles, ce que nous pouvons affirmer, c'est que le sujet était de petite taille, sans qu'il soit d'ailleurs possible d'évaluer cette taille en chiffres. Cependant, d'après quelques fragments d'humérus et de tibia, on peut affirmer que notre jeune néolithique était bien peu robuste.

Ce que nous venons de dire de la taille se trouve confirmé par les dimensions de la fosse, ou intérieur de la chambre mortuaire elle-même, qui ne dépassait pas en longueur 1 m. 75 et le sujet étendu (ainsi qu'on le voit par notre dessin) ne la remplissait pas complètement. La longueur *approximative* du squelette était donc, tout au plus, de 1 m. 50 à 1 m. 55.

La tête se trouve réduite à un morceau de frontal, à deux pariétaux incomplets ou à quelques fragments divers. Ces quelques fragments réunis accusent que le crâne devait être brachycéphale.

Le frontal, qui mesurait environ 142 millimètres de courbe antéro-postérieure et 148 millimètres de diamètre transverse maximum, offre, en avant, une glabelle saillante et des arcades sourcilières très proéminentes à leur partie interne, dont l'épaisseur est de *douze millimètres* ; en dehors, elles s'atténuent et ne forment plus de saillie au niveau des apophyses orbitaires externes. La voûte crânienne est légèrement surbaissée (*Archives E. Toulouze*).

En général, tous les os longs de ces néolithiques

recueillis à Saint-Mammès et ses abords accusent une gracilité très particulière aux individus de cette région, ce qui semble indiquer que cette race était peu robuste.

L'épaisseur de tous les fragments de crâne ne mesurent que 4 ou 5 millimètres d'épaisseur.

Notre jeune néolithique était horrible, il avait un frontal de 3 à 4 centimètres dépourvu de cheveux, une glabelle épaisse et saillante, qui couvrait les yeux et les protégeait puissamment ; chez l'adulte, le front était renversé et la seule partie du visage qui ne fût pas couverte de poils, tout le crâne ainsi que les joues étaient couverts d'une toison longue, abondante et sale, emmêlée, hérissée, de manière qu'on ne pouvait apercevoir, au milieu de cette toison plus ou moins touffue, que deux arcades sourcilières épaisses, larges et saillantes,garnies de poils noirs ou rouges encadrant deux yeux bestials, féroces, mobiles ainsi que ceux de nos grands singes, toujours préoccupés d'une surprise, inquiets d'un danger, d'une attaque de l'ennemi ; on pense bien que l'Ève de ce singulier Adam ne lui cédait en rien pour la laideur de sa personne. Les mamelles pendantes, flasques, assez semblables à celles des grandes guenons, ne faisaient encore qu'augmenter sa laideur à son manque de beauté. Enfin elle ne différait de son mâle que par l'absence de barbe sur le visage, mais tous deux étaient d'une malpropreté repoussante au milieu de leur cabane ou de leur grotte encombrée d'ossements d'animaux, déchets de cuisine qui répandaient une odeur épouvantable de chairs putréfiées.

Les ablutions ne devaient les préoccuper que médiocrement, surtout dans les saisons froides; ils ne possédaient, pour contenir de l'eau, que de mauvaises poteries d'une faible capacité, façonnées à la main avec une terre insuffisamment cuite et qui ne pouvait leur rendre de grands services.

Les tubercules de la couronne des dents étaient usés, mais démontraient qu'ils étaient jeunes encore, ce qui indique qu'ils rongeaient des matières dures, comme des os, qu'ils broyaient des faînes, des noisettes, etc. ; les grandes et les petites molaires étaient souvent cariées jusque dans la pulpe et les racines, ce qui devait déterminer une inflammation très douloureuse pour ces malheureux néolithiques.

C'est vers l'époque où vivait notre préhistorique de Saint-Mammès que l'homme devient agriculteur, qu'il connaît le lin, dont il confectionne du fil pour fabriquer des étoffes et des filets de pêche ; il connaît le blé, l'orge à six rangs, le pavot dont il mâche avec délice les graines laiteuses, *rencontrées par nous dans le sous-sol d'une grotte de la Garde de Dieu*, *enlevée par les travaux des chemins de fer de Paris-Corbeil-Montereau* (*Seine-et-Marne*).

ÉPOQUE DU BRONZE

Le 26 février 1898, nous reconnûmes et explorâmes, en compagnie de M. Bergeron-Champonaire de Moret, une grotte, située au sommet de la déclivité qui regarde la délicieuse vallée de la Celle-sur-Seine (Seine-et-Marne), au fond de laquelle serpente un pe-

tit ruisseau bordé d'ancolie et le chemin qui conduit au hameau de la Thurelle et au château des anciens seigneurs de Graville.

Après quelques travaux effectués pour dégager les bords de l'entrée, etc., nous ne tardâmes pas à constater que l'entrée de la grotte avait été réduite de hauteur par un travail de construction, et cela afin d'en défendre l'accès trop facile, de ne laisser que le passage strictement nécessaire aux habitants, et de les protéger contre les carnassiers et autres ennemis du dehors, etc.

A l'entrée de la grotte nous rencontrâmes une sorte de dallage en pierre caillasse apportée du plateau de la Brie, grandes et minces de 0 m. 07 à 0 m. 09 d'épaisseur, se superposant fort bien l'une sur l'autre. Ces pierres, retirées une à une par notre collaborateur M. Bergeron, laissèrent à découvert un sol formé d'une terre fine, légère et mêlée de cendres de bois; les premières pelletées de terre amenèrent un fragment de pariétal humain, puis des côtes, un humérus assez bien conservé, quelques fragments de crâne, un morceau d'un pariétal et le conduit auditif; plus loin, nous trouvâmes la tête d'un fémur avec le grand et le petit trocanter. Tous ces ossements appartenaient à un adulte. Puis, dans le voisinage de ces restes d'adulte, nous trouvâmes la partie inférieure d'un fémur, des côtes, les ossements d'un tarse, le fragment inférieur d'un tibia, un calcaneum; tous ces ossements, d'une gracilité extrême, appartenaient à un enfant de six à sept ans, inhumé auprès de l'adulte.

La gracilité de ces deux squelettes semble nous

apprendre que ces deux sujets appartenaient à une race sans grande force musculaire.

A quelques centimètres plus loin, vers l'intérieur de la grotte, et au-dessous de ces restes humains nous découvrîmes une couche épaisse de cendre de bois, dans laquelle nous recueillîmes des petits morceaux de bois de chêne, non brûlés, d'une conservation extraordinaire, mais n'ayant plus que la consistance du liège, cédant sous la pression de l'ongle ; dans cette même cendre, mais plus près du corps de l'enfant, nous rencontrâmes une noisette entière d'une conservation remarquable, ainsi que quelques fragments de ce fruit de balanifère ; nous devons ajouter que les terres et les cendres de la grotte étaient bien protégées contre la pluie.

Au milieu d'os longs de grands mammifères et de fragments de poteries, nous rencontrâmes 15 à 18 litres de coquilles d'hélices terrestres d'une conservation extraordinaire.

Ainsi que nous, plusieurs chercheurs bien connus rencontrèrent des noisettes en quantité considérable dans des sépultures et jusque dans la bouche du mort.

Un article publié dans l'*Indicateur de l'archéologie* de M. de Mortillet, en octobre 1872, s'exprime ainsi :... *La tête reposait sur une couche d'écorce, tandis que la poitrine et les épaules étaient pressées entre des planches... Il portait des bracelets et des anneaux au cou, aux poignets... Sur la poitrine était posé un plat en cuivre de forme ovale, couvert de noisettes parfaitement conservées. Deux noisettes avaient été poussées entre les dents du squelette.*

En 1854, M. Keller, dans une fouille d'une sépulture néolithique, constate la découverte *d'une énorme quantité de noisettes, mais la coquille est brisée et vidée... ce fruit devait, dit l'auteur constituer un aliment essentiel.*

(*Fouille au village de Meilen, près du lac de Zurich.*)

Faute de renseignements plus étendus sur les sépultures d'enfants, nous nous trouvons dans l'obligation de franchir une longue suite de siècles pour arriver à l'époque gallo-romaine, qui va nous offrir quelques coutumes sur les usages mortuaires à l'époque païenne, tout d'abord, et chrétienne ensuite.

A l'époque gallo-romaine, une voie de grande communication partait de Lutèce (côté méridional), franchissait le mont Lucotitius, se dirigeant par Montrouge vers Génabum ; nous avons été à même d'en étudier un tronçon de 25 à 30 mètres de longueur, dans les jardins de la Maternité à Paris (XIV[e] arrondissement), et de constater qu'elle était bordée de sépultures de chaque côté et même assez loin de ses abords.

Cette voie que nous reconnûmes en 1884, ne mesurait pas moins de 8 mètres de largeur et l'empierrement 0 m. 50 d'épaisseur. Nos recherches sur le territoire de Montrouge nous permettent d'affirmer, qu'au lieu dit « *Les hautes bornes* » elle ne mesure plus que 3 m. 50 à 4 mètres au plus, avec un empierrement de 0 m. 30 composé de quartz-silex de toutes grosseurs, variété compacte qui fournit la pierre à fusil, la pierre à briquet des fumeurs et qui se ren-

contre en assez grande quantité aux abords de la voie romaine à Montrouge.

Les constructeurs gallo-romains avaient donc pour ainsi dire les matériaux sous la main.

Des femmes et des enfants se partageaient ce même champ du repos, ainsi que des gens de pauvre condition (1), inhumés non loin de grands et illustres citoyens, si on en juge par les restes de monuments somptueux qui recouvraient leurs dépouilles. Il semble que les inhumations se faisaient au hasard, vers le milieu du champ de sépulture, et qu'il n'y avait pas de chemin tracé, ainsi que cela se pratique dans nos cimetières; nous devons excepter la voie romaine qui semble le traverser diagonalement du nord-est au sud-ouest. Les limites de ce champ de sépultures constatées jusqu'à ce jour s'étendaient du haut de la rue Saint-Jacques (côté droit) à la tranchée du chemin de fer de Sceaux (place de l'Observatoire), du côté droit du faubourg Saint-Jacques jusque et au-dessus de la rue Cassini et les numéros impairs de l'avenue de l'Observatoire. Les rues Nicole, l'impasse de ce nom, le boulevard de Port-Royal, les bâtiments et les jardins de la Maternité occupent une partie de l'emplacement du champ de sépultures païennes dit de Saint-Jacques. Des découvertes ultérieures apporte-

(1) Apportés la nuit ou le soir sur la *Sandapila* par les *Vespillones*, accompagnés misérablement dans la terre d'un mobilier funéraire simplement composé d'une écuelle commune en terre grise ou rouge brique grossière, contenant tout au plus une mâchoire de porc ou de sanglier.

Dans les Gaules, au temps de Grégoire de Tours, cette coutume d'inhumer sur le bord des routes et à la suite des faubourgs des villes et des villages existait encore.

ront peut-être des modifications au plan que nous venons de tracer.

En 1878, en plein cimetière, à quelques mètres de l'impasse Nicole, bordée par le marché de ce nom ou de Port Royal, dans un terrain vague, propriété de M. Landau, nous étions témoins de la découverte d'un petit sarcophage en pierre calcaire assez grossièrement taillée, de 0 m. 96 de largeur. Ne sachant trop ce qu'il pouvait contenir, il fut dégagé avec de grandes précautions du scellement de mortier et de fragments de pierres qui le fixaient bien horizontalement au sol. Cette opération terminée, on souleva le couvercle et un spectacle des plus intéressants s'offrit aux yeux des témoins convoqués, et qui étaient, suivant notre souvenir : MM. Audran de Kerdrel, Bardoux, ministre de l'Instruction publique, Broca, Haimard (l'abbé), Landau, Quicherat, le terrassier Robert, Ponton d'Amécourt, le prince Napoléon, Eug. Toulouze, baron de Wismes, le directeur du Val de Grâce accompagné de ses nombreux élèves, etc.

E. Toulouze. (*A suivre.*)

La régénération et la Messe

I. — L'Exode.

Imaginons une sphère de vie, un point central d'émission, puis les deux forces contraires qui procèdent de celui-ci, attractive et répulsive.

Les deux forces agissent à la fois simultanément et alternativement sur ces corps contenus dans la sphère lesquels leur servent de point d'application dans une mesure relative à la masse de ces corps, à leur éloignement du point central.

L'attraction et la répulsion, agissant selon une mesure proportionnelle, y produisent l'équilibre et l'harmonie.

Si, par une cause quelconque, l'une de ces deux forces vient à dominer dans un corps au détriment de l'autre, l'équilibre est nécessairement rompu dans ce corps ; si cette force dominante est la force répulsive, il en adviendra que ce corps, cédant de plus en plus à la force dominante, roulera aux limites de la sphère et, par répercussion, pourra être la cause de perturbations profondes pour le système tout entier.

C'est d'abord le Père qui crée l'humanité de son Fils en nous par le Saint-Esprit et la Vierge céleste.

Il est aussi le travail du converti qui creuse en ses ténèbres et à qui se révèle progressivement la lumière cachée.

C'est encore la domination du Christ, à qui le moi s'identifie pour réaliser l'équanimité de Boëhme.

Il offre encore le spectacle des luttes incessantes que l'âme en Christ se livre à elle-même et à l'adversaire pour se dégager de la tyrannie de celui-ci et se conserver au Royaume.

Puis la génération du corps glorieux dont les éléments sont extra-terrestres, ce corps glorieux décrit symboliquement par la Jérusalem céleste de l'Apocalypse, car pour nous ce livre scellé est la description des phases initiatiques que traversent les âmes individuellement et les collectivités spirituelles.

Enfin c'est le spectacle de la nourriture spirituelle. La messe offre précisément le symbole extérieur de cette manducation du Verbe ; elle est la Cène extérieure, mais la cérémonie n'offre que le pain et le vin. L'âme se nourrit intérieurement du corps et du sang du Christ, elle se nourrit de sa parole écrite extérieurement ou entendue intérieurement, puis de sa présence et enfin de la volonté du Père.

Nous expliquerons ceci plus loin autant qu'il sera nécessaire.

C'est considérée à ce point de vue que nous parlerons de la Régénération, par la suite, pour en découvrir les principaux rapports avec la messe dont l'identité de principe est évidente.

Au centre, au plus profond rayonne Celui qui est le Principe et la Fin de toute perfection, de tout achèvement.

En dehors de l'action religieuse extérieure, le grand courant d'amour central agit en chacun de nous. C'est même cette action intérieure qui est l'achèvement de l'œuvre préparatoire des religions extérieures.

Car, on le doit comprendre, il ne s'agit pas de monter ou de descendre dans l'espace physique, il ne s'agit pas de nous approcher du soleil matériel pour atteindre un paradis de grossière conception, mais bien d'une transformation totale de l'être interne et externe et opposée à la dégénérescence primitive.

Un exposé schématique de la constitution humaine nous en permettra l'entendement.

Le triangle supérieur est l'image de Dieu agissant en trinité : d'abord le corps spirituel qui est appelé à devenir le corps glorieux est la Vierge, la mère du Christ, puis l'âme et l'intelligence spirituelle et ces trois sont un : le Verbe-Christ.

Le triangle inférieur est la Psyché que nous connaissons susceptible de modifications profondes et que génèrent les énergies sidériques. Elle est l'organe d'action de la personnalité terrestre.

Cette personnalité terrestre n'est pas la Volonté, le Moi véritable que nous avons représenté entre la tête et la queue du serpent, mais simplement le résultat de l'action de l'âme sur le milieu et des réactions de celui-ci sur l'être psychique. Celui-ci, en tant qu'organisme prêté par la nature, est périssable.

Autour de l'âme inférieure qui n'a pris naissance qu'après la chute s'enroule le serpent, brûlent les feux cosmiques de Boëhm, le moi véritable est aussi avec le principe de cette forme dans le Verbe où elles n'avaient aucune mesure ni quantité.

Cette connaissance du Bien et du Mal ne pouvait, par la suite, pour chacun des membres d'Adam sans que l'âme extérieure soit détruite pour en revêtir le moi d'une autre, car chacune de ces âmes est une forme de vie à expérimenter. Il a donc fallu que la Mort soit introduite dans l'homme pour expérimenter le Relatif.

Qu'on ne croie pas cependant qu'Adam eût ignoré quoi que ce fut hors la souffrance s'il n'eût pas extériorisé sa volonté, car, soutenu alors directement par la puissance divine, sa constitution spirituelle aurait pu supporter toutes les impressions du Possible universel.

Ainsi la Mort était donc nécessaire et nécessaire la Réincarnation, comme le disent les Védantins et les Kabbalistes.

La volonté adamique extériorisée fut donc la cause de cette expérimentation en mode obscur.

En nous a agi cette volonté lors de la Dégénérescence ; elle agit encore au temps précédant chaque incarnation, et nul ne peut connaître à quelle étape il va dans le Chemin de l'Expérimentation.

Mais le Verbe agit continuellement : à celui qui est nouveau dans vie élémentaire et qui se soumet à la volonté du Verbe exprimée dans les Révélations religieuses, plusieurs siècles d'expériences peuvent lui être évités.

A celui qui touche au Terme, l'action du Verbe est bien plus intense encore. Il prépare la Délivrance prisonnier du serpent,gardé par le mystérieux Kéroub de la Bible, mais il est appelé à s'affranchir de ce joug du serpent, du *Spiritus mundi*, comme nous l'avons signifié par sa position dans notre schéma.

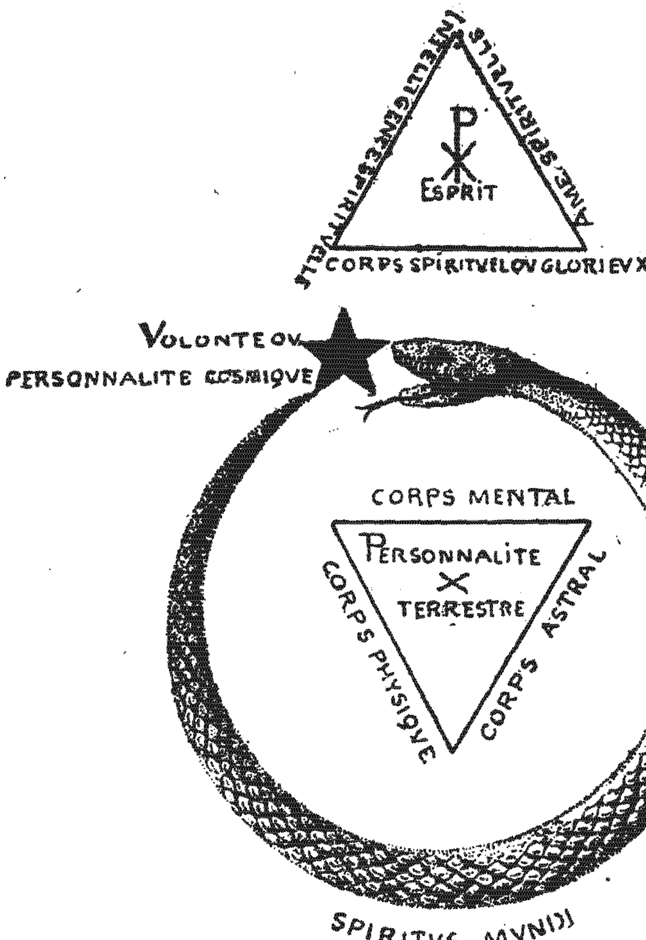
Ainsi se comprend aisément l'involution adamique ; le Moi, uni au Verbe-Christ dans la Vierge, se porta au dehors du triangle, excité par les mauvais désirs que suggéra le Serpent ; l'Esprit rentra dans le *Non manifesté*, et Adam précipité dans la nature astrale fut obligé de revêtir l'âme inférieure, le triangle renversé, de sorte que le Moi devint prisonnier de son propre égoïsme et du *Spiritus mundi*.

Il ne nous appartient pas de rélever ici les conséquences fatales de la rétroversion de la volonté en l'Adam universel et en chacun de ses membres ; ce qu'en ont dit les Maîtres et ce que l'étudiant aura déjà observé suffit, le reste se découvre dans l'Interne.

Lorsque, suivant les allégories sacrées, le serpent Nahasch présenta à la faculté féminine d'Adam le fruit de l'arbre du Bien et du Mal, il lui promit la divinité : *et eritis sicut dii*.

Quoique la définition du mot « Dieu » soit assez incomplète, nous l'accepterons cependant comme l'appellation d'un principe recteur d'une sphère de vie.

Cette sphère de vie dans laquelle Nahasch voulait enfermer la passivité d'Adam et par elle Adam tout entier était cette âme figurée plus haut par le triangle inférieur.


INTELLIGENCE SPIRITVELLE
AME SPIRITVELLE
ESPRIT
CORPS SPIRITVEL OV GLORIEVX
VOLONTE OV
PERSONNALITE COSMIQVE
CORPS MENTAL
PERSONNALITE
TERRESTRE
CORPS PHYSIQVE
CORPS ASTRAL
SPIRITVS MVNDI

C'est seulement là qu'il aurait pu connaître le Mal, car, malgré les subtilités des spéculations philosophiques, Adam ne pouvait connaître le mal autant qu'il restait uni à Dieu; voici pourquoi :

Hors Dieu, en qui est l'Absolu, tout évolue dans le Relatif, par conséquent de différente qualité et quantité d'où l'imperfection et le mal (apparent) à des degrés divers.

S'arrêtant là, les philosophes disent que le Mal était nécessaire autant que le Bien et que l'Absolu, auteur du Relatif, est nécessairement l'auteur du Mal comme du Bien.

Ici déjà ils se trompent, car le Bien peut être considéré comme un accroissement continu, dans un sens général, pour chaque être en soi, et l'évolution est cet accroissement sans arrêt ni recul.

Tandis qu'au contraire le Mal est une décroissance, une perte, une division, et la cause de cet état fut la chute des Anges, que nous ne ferons qu'indiquer ici comme créatrice de la Nature astrale.

Le Mal qui fut à l'origine, et qui est encore maintenant la révoltée de l'individu à la collectivité, de l'inférieur au supérieur, a séparé le moi adamique du triangle supérieur verbal en qui tout était avec une égale qualité et mesure.

Le mal, que nous connaissons tous dans la tentation, possède un charme qui nous subjugue et engourdit nos meilleures résolutions, et nous avons trop souvent un exemple de ce qui se passait en Adam avant qu'il n'ait succombé.

De ceci il résulterait que l'impression produite en

Adam, dans le temps de son union avec le Verbe, par une forme extérieure, se fondait harmonieusement à la volonté qui va s'introvertir, et alors commence la Régénération.

II. — Le procès christique.

D'après ce que nous avons dit de la Chute, on peut comprendre la Régénération à un triple point de vue : ou bien comme naissance de l'Esprit ou germe du Christ selon saint Paul, dans l'âme extérieure qui en devient consciente à la conscience, ou comme le passage de la volonté du monde extérieur, naturel, au monde intérieur, spirituel, ou comme la Régénération proprement dite de l'âme extérieure dans son mental, ses désirs et son astral.

Ce procès triple se fait simultanément. Il est bon de remarquer, cependant, que le Verbe commence la grande Œuvre et que la volonté, seule, n'y peut rien.

Non seulement l'âme extérieure ne peut connaître de quelle distance elle est éloignée de la maison du Père dans son voyage dans le Monde, mais encore l'œuvre serait impossible à la volonté humaine, car il est nécessaire que les formes divines involuent en l'âme pour que celle-ci puisse aller au Verbe.

Voici en quels termes saint Jean révèle ce mystère : « Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la

volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme. mais de Dieu même. » (Jean, I, 12, 13.)

Pour que ce corps perturbateur puisse reprendre sa place, et par là cesser d'être un obstacle à l'harmonie générale, il faudra que du point central parte une certaine somme de force attractive supplémentaire dirigée spécialement sur lui.

Ainsi, par cette figure, on peut apercevoir analogiquement ce qu'est la chute adamique et ce que peut être la Régénération.

En Adam agissaient l'amour et la colère, dit Boëhm, la colère devint prépondérante et l'arrêt de sa chute fut le plan matériel coagulé (qui n'existait pas tel avant) où l'irradiation d'amour du Logos central s'étend depuis d'une façon toute spéciale.

Ce que nous appelons « chute », le *Sepher Bauschit* le traduit par la transformation d'Adam אדם, l'Homme universel, en איש l'homme divisé, où le feu multiplicateur figuré par la lettre ש s'est introduit.

Le plan matériel coagulé est celui où s'est arrêté la divisibilité et celle-ci fut spirituelle et corporelle.

Le Verbe, pour agir, a dû s'adapter aux conditions où l'homme s'était placé, il a dû agir par la multiplicité également avant d'amener les créatures à l'unité finale.

Les religions sont les modes opératoires de ce Verbe sur les collectivités humaines ; c'est pourquoi on découvre dans l'histoire de tous les peuples le polythéisme précédant le monothéisme.

Le peuple hébreu, quoi qu'il paraisse, n'a pas fait exception, cependant que ses fonctions dans l'ordre

universel lui imposassent formellement le monothéisme.

Nous ne voulons pas dire par là que le désir ne doive se porter vers le Royaume, car, ainsi que répond Guichtel à la volonté créaturelle : « Tu sais cependant bien que ce n'est pas au devant du porcher que Dieu le Père se précipite, mais à la rencontre de cette volonté convertie qui conçoit dans son cœur un désir et qui se dirige vers Lui avec une humilité profonde, et bien qu'il soit encore loin, il l'embrasse, la baise et l'habille. » (*Theosophia practica*, chap. II,60.)

La volonté doit donc s'intérioriser, porter son désir au plus profond de l'âme et non ailleurs, car, dit encore le Grand Illuminé : « Le lecteur peut facilement comprendre par cette figure que Dieu est bien plus près au dedans de lui-même que hors de lui dans les constellations de l'empyrée. Tout se réduit à retourner notre âme, à diriger notre convoitise intérieurement, à désirer Dieu et à ne pas cesser jusqu'à ce que la chère Sophia avec le Saint-Esprit rencontre le désir de notre âme et la conduise graduellement. » (*Theosophia*, chap. I, 25.)

Mais diriger son désir vers le Royaume n'est pas un entraînement de la même sorte que ceux qui ont trait à tel développement mental ou astral dans lesquels l'Hindou excelle, et vers lesquels beaucoup d'Européens ont tendu dans un but d'appropriation.

Celui qui s'entraîne à diriger des courants astraux, par exemple, pour développer la clairvoyance, ou aider au dégagement astral, ou dans tout autre but, ne le fait que pour son utilité ou sa curiosité

propre, sa volonté opère encore en mode involutif, individualisateur et ne quitte pas la convoitise première extérieure.

Tandis que celui qui dirige son désir vers l'interne quitte avec son désir ce monde externe pour faire parvenir sa conscience, sa volonté là où nulle créature n'habite ainsi que le dit Boëhm : « Mon cher Disciple, si tu pouvais dérompre ta volonté pour une heure de toutes les créatures et l'élever jusque-là où il n'y en a aucune, elle serait revêtue par-dessus de l'éclat le plus sublime de la gloire divine et elle goûterait en toi l'amour le plus doux de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'aucune langue ne saurait exprimer. Elle ressentirait en toi des paroles inexprimables de sa grande miséricorde, elle éprouverait en toi que la croix du Christ serait changée en toi en un bienfait, elle la préférerait à toute la gloire et à tous les biens du monde (1).

Comme on le voit, le Royaume n'est pas une convoitise terrestre, puisqu'en cédant à cette dernière, la Désintégration arrive plus profonde, ce n'est pas non plus le Néant du Nirvâna bouddhique puisque la vie ne peut avoir d'autre but qu'elle-même et sa plénitude, mais il est précisément cela, la vie personnelle intimement unie à l'Impersonnel où chacun vit en tous et par tous, où tous les mondes sont ouverts en l'universalité du Verbe.

La Régénération offre de son grand Mystère Central un sextuple aspect à travers l'extérieur du tempérament astral.

ERLICH.

(1) Vie supersensuelle.

LA CROIX ET LA ROSE

Essai d'interprétation du symbole de la R + C

(Suite.)

Sous les fils de Philippe le Bel les fraternités franciscaines se relâchèrent; ce fut une femme, Colette de Corbie, qui, dès 1410, s'occupa de les réorganiser. — « L'ordre des Mineurs avait été, dans la pensée de son fondateur, l'incarnation monastique du peuple, l'ordre des Prolétaires. Le Franciscain, partout, se faisait peuple pour former le peuple en société chrétienne en introduisant l'esprit de la troisième règle, celle du Tiers-Ordre, dans *la commune* et *la corporation*, ces deux institutions essentiellement démocratiques et ennemies de l'organisation oligarchique de la féodalité. »

On fit surtout appel aux femmes, aux *Pauvres Dames*, nommées *Clarisses* (1), les fraternités devaient renfermer les deux sexes.

(1) Du nom de leur fondatrice Claire Scifi, amie mystique de François d'Assise.

Nous voyons ici paraître une des origines de l'émancipation de la femme. On lui permet de disposer de sa personne, de s'isoler et de travailler ensuite activement pour la société. On lui reconnaît des droits égaux à l'homme, elle fait partie des conseils du Tiers-Ordre.

La maçonnerie n'en est qu'à la *maçonnerie d'adoption* et retarde de six siècles sur le Tiers-Ordre qui, de nos jours, est encore l'ordre qui lui fait échec avec celui encore plus redoutable des Jésuites (1).

Donc, d'un côté, des fraternités de femmes *du Tiers-Ordre* (les Discrètes); d'autre part, les *dames damées*, dont une des plus en vue fut la duchesse Marguerite, et enfin les *dames foées* (fée, loges des dames), influencées par les politiques, les juifs puissants, les astrologues. Certaines seront sous l'influence templière, mais d'autres se rapprocheront sans peine des influences franciscaines, car si elles aimaient le plaisir, elles préféraient par-dessus tout leur liberté.

Telle était la situation à l'époque où commence le rôle de Jeanne d'Arc.

La lutte entre les défenseurs du Temple et les Franciscains va donc surtout se ressentir des influences féminines contraires.

En 1415, à Azincourt, Henri V de Lancastre, exécuteur des ordres du Temple, avait anéanti toute la noblesse *féodale* française. Les milices bourgeoises

(1) Il est à remarquer que, comme fonctionnement secret, la Maçonnerie, le Tiers-Ordre, l'ordre de Loyola ont des points communs puisés aux Kouans musulmans. — La fréquentation des Musulmans par les Templiers en est une des causes.

allaient pouvoir faire leur apparition désormais sur les champs de bataille. Les rois allaient s'appuyer sur le peuple pour terrasser enfin, sous Richelieu, la nouvelle noblesse qui s'était reconstituée.

Il est connu que la mission de Jeanne d'Arc devait se terminer lorsqu'elle aurait fait sacrer Charles VII à Reims, ou du moins *ce qui lui restait à faire* n'était pas ce qu'on lui fit faire.

Le rêve de la Pucelle, ou mieux les instructions de ceux qui la dirigeaient dans l'ombre, était d'établir le royaume Celte. Donc de réunir la France avec l'Angleterre sous le même sceptre. Les hauts barons terriens d'Angleterre s'allièrent bien avec elle et offrirent la couronne au roi, mais le parti Lancastre, le parti Templier, celui qui avait hérité des richesses du Temple et d'où sortira l'Angleterre industrielle, était plus puissant. C'est lui qui fit périr Jeanne.

Dans ces derniers temps, certaines brochures ont prétendu révéler la « Vérité sur Jeanne d'Arc » et des auteurs d'un certain parti ont présenté l'intervention de l'héroïne comme néfaste pour la France, l'ont accusée d'avoir empêché la réunion de l'Angleterre et de la France. C'est le contraire qu'elle désirait faire, mais n'a pu y parvenir.

Elle voulait de Charles VII, *roi des Gaules*, faire un roi d'Angleterre, tandis qu'on voulait donner la couronne de France à Henri VI, qui n'était *roi de France* que de titre.

Jeanne, le roi sacré, avait pour seconde mission de conduire en Orient une vraie Croisade pour y détruire la source des intrigues et des hérésies. Elle groupait

sous sa bannière et sous celle du roi des Celtes toutes les fraternités, tous les peuples de même sang : Gaule cisalpine, Bohême, Galatie, Galilée, Galice, Portugal, pays de Galles, Écosse, Angleterre druidique, France, etc.

Par une coïncidence qui n'a rien d'étrange, car les choses logiques finissent par se réaliser, actuellement une sorte d'alliance pareille s'est établie. Nous voyons unis : Angleterre, France, Espagne, Portugal, Italie.

Les idées templières s'étaient surtout affirmées en Angleterre avec Wickleff; chez les Slaves avec Jean Huss et Jérôme de Prague. Jean Gerson les combattit.

La mort de Jeanne fut fatale aux Lancastre, qui avaient adopté la *rose rouge*. Ils furent condamnés par les hauts barons d'Angleterre à disparaître.

Charles VII ayant dédaigné le cercle d'or, orné de *roses blanches*, symbole des ducs de Normandie que les émissaires des lords lui offrirent à Chinon, perdit l'occasion qui s'ouvrait à lui pour devenir roi d'Angleterre; elle passa au duc d'York, qui opposa ses droits d'héritier légitime à ceux des Lancastre usurpateurs.

Ce fut la guerre *des Deux-Roses*, le léopard et la licorne s'entre-dévorèrent.

La couleur gauloise était le *rouge*; comme les Lancastre templiers en voulaient à la terre gauloise, ils l'adoptèrent.

Le *blanc*, couleur des druides, symbole de haute domination, lui était opposé.

On peut donc résumer cette période, où tous les

partis prennent la *rose* et la *croix* comme symbole, en disant que ce signe est alternativement l'apanage de partis contraires, qui néanmoins contribuent à l'émancipation générale de l'humanité.

Le Tiers-Ordre (1) crée l'homme libre, éveille l'idée d'égalité et de liberté, mais son rôle est dépassé lorsqu'il veut l'humanité sous la seule direction de la Papauté. Le rêve est beau, mais la terre jusqu'ici n'a porté qu'une papauté trop occupée des choses terrestres.

Les Rose-Croix templiers réagissent contre la Papauté, créent le libre examen, introduisent l'industrie, favorisent son essor, s'adonnent à l'étude des

---

(1) Les signes de reconnaissance du Tiers-Ordre consistaient en anneaux portant soit 3, soit 5 croix. — Les tabliers et tableaux maç.·. du grade de Rose-Croix portent trois croix.

Fig. 30. Sont des marques franciscaines : monogrammes séparés par la Croix des Chevaliers de Saint-Jean, les héritiers, *spirituels*, seulement, des Templiers.

Un cordon était le signe des Tertiaires. — Les Templiers possédaient aussi des cordelettes noires dans leurs scènes d'initiation. — Les brahmanes de l'Inde se distinguent à leur cordon. Il est même de toutes les initiations. L'antiquité s'en servit ainsi que de la couronne de boules, qui est devenue notre chapelet, grâce à l'adjonction d'une croix. Chapelet ou rosaire avec croix, autre forme de la Rose-Croix (Croix-feu et boules-émanations, prières).

Sur les scapulaires *bruns*, qui maintenant sont surtout le signe de reconnaissance de ceux qui sont affiliés au Tiers-Ordre, est reproduite une bénédiction écrite de saint François qu'il adresse à son disciple Léon. Un grand T (tau) coupe la formule en deux. T mystique, à sens secret.

Il n'est pas jusqu'au monogramme des Jésuites H qui ne soit aussi un signe très ancien, car hiéroglyphiquement, les Égyptiens rappelaient quelquefois l'idée de Dieu *grand* et *fort* par deux I réunis par un trait, soit I-I et surmonté de la Croix de vie.

sciences qui émanciperont l'intelligence humaine (1).

Si les juifs étaient contre Rome, ils n'aimaient guère mieux les Templiers et leurs successeurs; ils craignaient de perdre leur haute situation financière. Aussi ne favorisèrent-ils soit les uns ou les autres qu'au mieux de leurs intérêts.

Enfin, tous les ambitieux, les craintifs, étaient affiliés aux deux clans et faisaient pencher la balance du côté qui leur paraissait le plus profitable. On pouvait ne pas aimer le pape sans pour cela aimer les Anglais.

Si certains hauts barons anglais repoussaient la rose rouge des Lancastre, ils n'allaient cependant pas à Jeanne, qui après tout battait sans merci les Godam.

On peut donc déjà indiquer que toutes les Rose-Croix issues de la Rose-Croix templière (les roses-croix franc-maçons en sont les descendants actuels) ne peuvent être de vrais rose-croix. Car leur signe est marque de propriété territoriale, ils édifient matériellement, ils admettent la richesse individuelle.

Ne sont pas plus rose-croix ceux qui couvrent de ce signe une religion quelconque. La vraie rose-croix est la clef qui doit ouvrir la porte de la vraie Lumière, à laquelle les dogmes tout faits ne sauraient conduire.

Pour être réellement possesseur de ce signe, il faut une si haute intelligence, une telle indépendance, un amour si grand du bien, une charité si forte envers son semblable, qu'il ne peut être l'apanage que de maîtres

(1) Le fameux Gilles de Retz était grand-maître Rose-Croix et occultiste-astrologue.

isolés paraissant çà et là dans le temps, groupant quelques disciples qui s'efforcent de continuer leur œuvre après leur mort, jusqu'à ce qu'un nouvel Elu renouvelle l'impulsion de l'Œuvre de la miséricorde.

Comme disent les musulmans, ces grands sages parfois sont connus, mais pendant de longues années entrent dans le sommeil le plus souvent.

ÉTUDE DE QUELQUES BIJOUX ROSE-CROIX

Avant de conclure, nous avons cru bien faire d'intercaler dans notre travail deux études sur deux bijoux mac.·. rares qui, chacun en son genre, renferment le symbolisme rosicrucien.

Pour la description du premier, nous nous sommes adressé à notre ami, l'éminent cabbaliste, le docteur Marc Haven, si connu des lecteurs de *l'Initiation* et reproduisant intégralement la description qu'il a bien voulu nous transmettre.

Ce bijou a ceci d'intéressant, c'est qu'il émane d'une branche Maç.·. dont le but principal était l'étude des secrets de la Nature, en s'aidant de la cabbale et de la magie; il sort donc des banalités politiques.

NOTES SUR UN BIJOU MAÇONNIQUE (nº 1).

Cette croix, trouvée par notre ami Tidianeuq, est le bijou commun à tous les hauts grades d'un rite réformé relevant de l'Ecossisme, *Rite Ecossais*

philosophique, fondé en 1776 dans le sein de la loge le *Contrat social*, par le docteur Boileau, adepte des doctrines de Pernéty (1).

On trouve un bijou très analogue pour le grade de *Chevalier d'Orient et d'Occident* (17e degré de l'Ecossisme). Le bijou de ce grade est en effet composé des mêmes métaux, or et argent : il est en forme d'heptagone, ce qui correspond à l'étoile à sept branches que nous trouvons ici ; au milieu se voit l'Agneau de Dieu, couché sur le livre de l'Apocalypse, scellé de sept sceaux. Seule, la forme de croix manque ; mais c'est à partir de ce grade (17e) que les bijoux prennent

(1) Antoine-Joseph Pernéty, né le 13 février 1716 à Roanne, mort en 1801 à Valence (Drôme), ancien bénédictin, protégé par Frédéric II qui le nomma conservateur de la bibliothèque de Berlin, initié au swedenborgianisme, fonda en 1760 à Avignon la société des *Illuminés d'Avignon* et en 1770, dans la même ville, le *Rite hermétique*, maçonnerie qui avait pour but les travaux concernant la transmutation. Le centre administratif de ce système prit le nom de *Grande loge écossaise du comtat venaisin*. Elle envoya des commissaires à Montpellier, à Narbonne et à Paris, et sous leur direction, des chapitres relevant de cette grande loge hermétique se fondèrent dans ces villes, où des rites nouveaux prirent naissance ; tels les Philalèthes, le rite écossais philosophique à Paris, les Philadelphes de Narbonne, *l'Académie des vrais maçons* à Montpellier. Le rite hermétique conférait seulement 6 grades, au début : ces grades étaient : vrai maçon, vrai maçon dans la voie droite ; chevalier de la clé d'or, chevalier de l'Iris, chevalier des Argonautes, chevalier de la Toison d'or.

Dans le rite écossais philosophique, les grades furent portés au nombre de douze ; mais comme les trois premiers grades formaient une seule section, ainsi que les trois derniers, il restait en somme huit grades effectifs : Rose-Croix d'Heredom de la Tour (en 3 parties), chevalier du Phénix, chevalier du soleil, chevalier de l'Iris, vrai Maçon, chevalier des Argonautes, chevalier de la Toison d'or, et le grade administratif (en trois parties).

la forme cruciale qu'on rencontre dès le 18e degré, Rose-Croix de Heredom (ou mieux de Heredum), de Killwinning et dans les suivants les symboles de l'Apocalypse y figurent aussi ; les quatre figures de l'œil entouré de rayons aux pointes de la croix correspondent au Tétragramme et à I. N. R. I. caractéristique, on le sait, du dix-huitième degré écossais. Ce bijou a donc été fait d'après le type des deux bijoux du 17e et du 18e degré, en réunissant leurs emblèmes.

Le symbolisme spécial des signes alchimiques rappelle le caractère nettement hermétique des travaux auxquels se livraient les adeptes de ce rite. Clavel, dans son *Histoire de la Franc-Maçonnerie*, en plaisantant sur l'obscurité des termes alchimiques, cite à ce sujet le fragment d'un discours prononcé dans une loge de ce rite par Goyer de Jumilly, où cet orateur se réclame de Nicolas Flamel, du Cosmopolite et du Philalèthe comme des maîtres vénérés de l'ordre. Notre bijou porte aussi la trace évidente de ces préoccupations hermétiques : les trois signes, soufre, sel et mercure, sont faciles à reconnaître ; deux d'entre eux ont le type classique ; le troisième, le sel, est à peine modifié, la croix est au-dessus du cercle ♁ au lieu d'être incluse dans le cercle, comme d'habitude ⊕ ; ce n'est pas là une difficulté.

Pour les signes placés autour du soleil, ce sont, malgré leur forme un peu spéciale, les signes planétaires.

Mars est simplifié ♄ au lieu de ♂.

Vénus un peu déformée, ♂ au lieu de ♂.

La lune est du type ordinaire ☽.

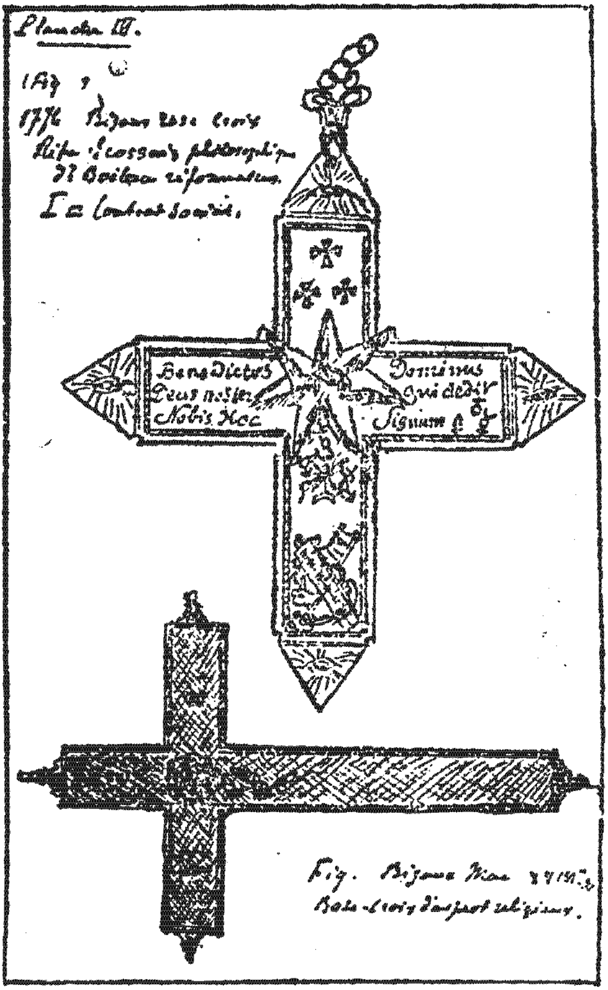
Jupiter est déformé au lieu de ♃.

Saturne est déformé au lieu de ♄.

Mercure est indiqué par le caducée au lieu de ☿ son signe habituel : mais le caducée est fréquemment employé comme symbole de Mercure : quelquefois même les ailes seules suffiront à désigner Mercure (1).

Les trois objets groupés en bas en un trophée relèvent, eux, du symbolisme architectural de la maçonnerie plutôt que de l'hermétisme. La toise se trouve dans plusieurs bijoux et sur les tabliers de différents grades écossais ; la clef, reproduite dans les emblèmes des grades de maître secret, maître Irlandais, patriarches des croisades et grand commandeur, est, suivant le degré, la *clef des plans*, ou celle du coffret contenant le cœur d'Hiram. D'une façon générale, la clef est le symbole de la doctrine secrète, traditionnelle (Voir la gravure de Guillaume Postel, in *Clavis Absconditorum*). La toise est le symbole du savoir officiel, de la science divulguée. Le serpent qui les unit est le lien mobile des choses, le rapport qui unit le mystère au fait ; il est représentatif de l'intuition : le serpent était le plus rusé des animaux, dit la Bible. Si la toise et la clef avaient été placées en croix entourées d'un serpent se mordant la queue, le sens eût été différent et plus élevé ; ce symbole aurait indiqué le temps et l'espace enveloppés dans l'éternité ; mais, là n'est pas le cas ; nous avons affaire à

(1) Voir le *Dictionnaire des signes alchimiques* de Planis-Campy.


Planche IV.
Benedictus Deus noster Nobis Hoc
Dominus qui dedit Signum

un symbolisme plus intellectuel et purement alchimique, où l'on reconnaît encore la pensée de Pernéty.

En tout cas, ce trophée précise le degré auquel correspondait ce bijou; c'était le degré le plus élevé, administratif (32° degré de l'Ecossisme, qui porte encore le nom de chevalier du serpent d'Airain), divisé en trois parties, comme nous l'avons dit. Il est à peu près sûr, d'après la comparaison que j'ai pu faire de cette croix avec celle qui orne les armoiries du rite (1), que la croix seule, sans trophée, était le bijou spécial du premier degré, triple, et que pour les sept degrés supérieurs on ajoutait, gravé sur la croix, dans la branche inférieure, l'aigle blanc et noir à deux têtes, le Soleil dans le triangle, la monade hiéroglyphique ou, comme ici, la toise avec la clef et le serpent, suivant que le bijou devait s'appliquer au troisième, cinquième, sixième ou huitième degré par exemple.

La Rose-Croix restait ainsi le bijou général, et les assemblées portaient le nom de chapitres pour tous les degrés; cette manière de procéder était fort répandue à cette époque : chez les *Philadelphes* de Narbonne, dont le rite procède aussi de Pernéty, on trouve également huit grades dont les quatre supérieurs portent

---

(1) Sur *l'ex-libris* des archives de ce rite, pièce communiquée par notre excellent confrère le docteur Bouland et qui a fait le sujet d'une étude dans une revue, j'ai retrouvé cette même rose-croix et, de plus, les symboles des huit grades de l'ordre, ce qui a confirmé entièrement mes hypothèses sur l'origine et le sens de ce bijou. Les signes du grade administratif, en particulier, se voient dans le quartier supérieur à droite, tels qu'ils sont ici sur la branche inférieure de la croix.

le nom de premier, second, troisième et quatrième chapitres de la Rose-Croix.

Dans mon étude sur l'ex-libris du rite écossais philosophique, j'ai donné quelques autres détails sur les symboles et les devises de ce rite.

Docteur Marc Haven.

NOTE SUR UN BIJOU MAÇONNIQUE N° 2 (FIG.)

Cette seconde croix est en ébène, entourée d'une monture dorée, terminée par 4 petits ornements en boule. D'un côté, une rose de corail terminée par une petite tige dorée. Les trois lettres dorées L. E. C. Liberté, Égalité, Charité.

Cette croix, déjà ancienne, sort du modèle ordinaire adopté généralement par les titulaires du dix-huitième degré.

Elle ressemble, à s'y méprendre, à une de ces croix qui pend au bas des chapelets de la plupart des religieux.

Ceux qui adoptèrent ce genre voulurent assurément donner le change.

Si réellement, à un moment, une influence religieuse (Jésuites) a essayé de se faire sentir dans la F.·. M.·., ce bijou, à notre avis, pourrait en être une trace.

CONCLUSIONS

Nous croyons avoir suffisamment accumulé de matériaux pour essayer d'édifier notre thèse. En pre-

mier lieu, nous avons rapidement décrit ce qu'était la langue des signes, la cosmoglyphie; établi la persistance, à travers le temps et les races du globe, de certains symboles, racines à la fois des idées, des formes, des sons, des nombres.

A ce que nous avons déjà pu dire, nous ajouterons que la science commence à produire ces signes en relation exacte avec les phénomènes physiques qui les occasionnent : un son, une note engendre une figure. Nous ne sommes pas éloignés du jour où une figure produira un son. Telle hymne religieuse peut se traduire par telle forme de cathédrale. On arrivera avec la même précision à transcrire en musique un morceau d'architecture logiquement composé.

Rentrons dans notre sujet qui ne comporte que l'étude de la Croix et de la Rose.

Le *point*, c'est l'*existence*. Il n'a pas d'existence matérielle, mais néanmoins *il est*, il fixe quelque chose dans l'espace, il différencie un lieu donné.

L'*Absolu*, qui est partout et nulle part, en choisissant un point pour *centre* d'une manifestation quelconque, *s'affirme* donc, c'est le Dieu manifesté, créateur. De ce point va, par expansion, sortir un monde. De ce point vont s'élancer, dans tous les sens, les diverses manifestations, à la façon des rayons lumineux projetés par un point brillant. Ce qui fixera la source initiale sera le croisement de deux axes; ceux perpendiculaires jouissant de propriétés spéciales. C'est la polarisation de la lumière, le mouvement de révolution des astres, la direction de l'aiguille aimantée.

Donc la croix est bien la manifestation palpable, scientifique de la création, de l'existence, de la présence de l'Univers dans l'espace, d'un astre dans le firmament, d'un point déterminé du sol sur la surface terrestre (1).

Le point initial ayant été déterminé, c'est circulairement que se sont propagées les diverses vibrations dont il était le centre : Ondulations de l'eau ébranlée, ondulations sonores, électriques, anneaux colorés, etc.

De l'expansion et de la contraction est résultée la rotation générale, chaque monde, chaque astre, chaque atome tournant pour son compte ; le résultat est une danse de cercles enchaînés.

Prenons notre système solaire. Le Soleil est le calice, il porte pistils et étamines, et autour de lui gravitent les planètes, décrivant leurs courbes fermées presque dans un même plan. Pour un observateur placé à grande distance, il lui semblerait voir une fleur lumineuse, une immense pièce de feu d'artifice, une rose lumineuse. La nature ne se répète jamais exactement, mais néanmoins réédite toujours les mêmes procédés en en faisant varier les détails.

Dans le règne minéral elle usa des axes et des croisières. Dans le règne végétal, la courbe régna en maîtresse, elle gradua ses productions, réalisant dans la rose, une des plantes au sommet de la hiérarchie, ses combinaisons les plus savantes, employant le triangle,

(1) Les anciens Augures, avant de commencer leur interrogation des astres avec leur bâton augural, divisaient le firmament (univers) en quatre parties en croix (ancien signe de croix). Bâton augural ou lituus.

le pentagone, le décagone. Variant son œuvre depuis l'églantine, à la forme type, jusqu'aux variétés aux pétales multiples.

La rose est une *fleur de sacrifice;* au besoin, elle transforme les organes matériels, de reproduction, en simples organes de beauté, d'harmonie (pétales).

Aussi les Rose-Croix (1) l'adoptèrent-ils comme symbole, et cependant elle n'était qu'une de leurs douze plantes initiatiques (2), mais aucune autre n'alliait si intimement la beauté, l'harmonie, le parfum. Elle s'imposait d'elle-même et était imposée par la *Force extérieure* qui conduit nos actions.

Et n'en était-il pas de même des douze pierres mystiques ? Aucune, malgré toutes ses vertus, ne pouvait rivaliser avec le diamant pour l'éclat, pour la lumière émise. C'est encore lorsque sa taille réalise la rose qu'il est à l'apogée de sa gloire.

Nous ne reviendrons pas sur les preuves historiques, ethnographiques, métaphysiques, religieuses, concernant la rose et la croix. Ces symboles furent de tout temps employés, spécialement par la race blanche, et pour la rose surtout par la race celtique.

L'existence des Frères Rose-Croix, sans être contestable, offre cependant certaines difficultés pour être établie d'une façon historique. Nous voulons dire par cela que l'on connaît fort bien la filiation de plusieurs sociétés de Rose-Croix, reste à savoir si tous ceux qui

(1) Sociétés des Rose-Croix.
(2) Les autres étaient : le fuschia, l'arnica, l'aconit, l'edelweiss, la gentiane, la mandragore, le pas d'âne, la verveine, l'armoise.

se donnèrent ce titre étaient de vrais Rose-Croix. C'est peu probable, les vrais initiés se cachent, agissent en — inconnus —. De nos jours, ceux qui s'intitulent Rose-Croix abondent, ils n'en ont que le bijou en strass acheté 8 fr. 75 chez le marchand d'oripeaux.

Le vrai Rose-Croix doit posséder trois vertus difficiles à trouver réunies en une seule personne :

1° Être de mœurs pures ;

2° Chercher à pénétrer les secrets de la nature ;

3° Se sacrifier, s'immoler pour le bien et l'évolution des autres.

La tige pleine d'aiguillons de la rose est là pour rappeler combien sera longue et douloureuse une pareille existence.

Que, de 1378 à 1413, Rosencreutz ait réellement existé, que ce nom ait été le nom d'un maître rose-croix, ou qu'il ait changé son nom en celui-là, en raison du symbole de l'ordre, peu importe. En initié, il ne pouvait prendre autre chose que la croix qui avait été adoptée par toutes les initiations antiques, et en savant — en mage — comme on dit, il savait qu'il devait y joindre une forme circulaire.

Tous les spiritualistes, tous les conducteurs d'âmes, avaient sur les plus anciens monuments laissé leur signature, cercle et croix (fig. 28).

La chaîne, la succession de ceux que l'on nomme Rose-Croix peut s'établir. Chaque maître, aux diverses époques, fit des disciples, mais cette transmission d'idée souvent ne se fit pas oralement, c'est souvent seuls, en étudiant les œuvres de ceux qui les avaient

précédés que beaucoup de cœurs, prédestinés, sentirent se révéler en eux l'aptitude à la mission pour laquelle ils avaient été créés.

Lumière provenant de leurs devanciers et lumière qu'ils puisaient comme en eux, venaient renforcer leur puissance.

Cette transmission se fait donc aussi bien visiblement, naturellement, qu'invisiblement.

L'Univers a un but ; triple est son évolution. La matière évolue ; de la matière primordiale les combinaisons chimiques les plus variées continuent à sortir.

Le monde animé évolue, et la forme sans cesse se modifie. Le monde intellectuel évolue aussi, mais la forme dernière qui le couronnera sera le règne de l'Amour.

Si de grands savants, de grands législateurs naissent, c'est pour aider à cette transformation du monde ; ils sont le cerveau dans lequel se développera l'Idée-germe qui flotte et s'implante au moment voulu. Mais le bien-être matériel n'est qu'un moyen. Le but de l'humanité est de sortir de sa gangue, de se spiritualiser, de devenir immortelle au terme des réincarnations. Pour atteindre ce sommet élevé des hommes purs, de grands penseurs surgissent, çà et là, et donnent à l'humanité le coup de barre nécessaire à sa direction.

Ils l'ont sortie des terreurs du fétichisme, ils ont aboli l'esclavage, proclamé l'égalité des hommes, établi l'égalité de la femme avec l'homme, ils brisent les dogmes tout faits, ils adoucissent les rigueurs de

la guerre et s'efforçent d'atteindre à sa suppression ; ils écrivent sur le fronton de leurs temples : « Aimons-nous les uns les autres. »

Et le Père créa le monde, et le Fils en l'homme incarna le Verbe, et mourut pour sauver son œuvre ; le règne futur est celui du Saint-Esprit. C'est celui de l'humanité régénérée s'acheminant vers l'absorption, la réintégration finale.

Les frères Rose-Croix dans leurs écrits ont toujours dit qu'ils étaient les Annonciateurs de la venue du Saint-Esprit, et un jour par an ils se réunissaient au Temple du Saint-Esprit... Leur couleur était le vert.

A première vue, ces quelques lignes ne paraissent que l'énonciation d'un fait, mais en réfléchissant nous nous apercevons que nous avons la clef qui ouvre la ligne de conduite des Rose-Croix. Ils attendent le règne du Saint-Esprit, c'est le : « Que votre règne arrive », du *Pater*, et tant qu'ils n'auront pas atteint leur Idéal, ils lutteront, c'est leur mission. Ils sont bien personnels, leur but est divin. Ils ne feront alliance, ni avec Rome, ni avec la Mecque, ni avec Moscou, pas plus qu'avec aucune association secrète ou politique ; ils peuvent donner des conseils, orienter des mouvements, mais ils puisent leur mot d'ordre dans l'Invisible, c'est par l'œil du ventre (1) qu'ils voient la conduite qu'ils doivent suivre. Souvent aussi ils perçoivent les formes lumineuses qui correspondent à chaque pensée, à chaque son, à chaque sentiment (2).

(1) Sixième sens.
(2) La colonne de feu de Moïse, par exemple.

En astral, les vieux initiés de l'Inde, de tout temps, avaient vu se dresser la Croix lumineuse, éblouissante dans ses cercles rouges animés en forme de fleurs (1), sous les vibrations résultant du choc des paroles créatrices. On peut dans les trois plans considérer la R + C.

1er Sens Divin	Croix	Création. Résurrection. Vie éternelle.
	Rose-Soleil	Soleil lumière. C'est le Logos manifesté, la vie générale.
2e Sens Astral	Croix	C'est le soleil-croix. La polarisation, différenciation.
	Rose-Soleil	C'est le soleil rond. Enchaînement des cercles. Vibration, chaleur, vie continue alternant avec la mort.
3e Sens Terrestre	Croix	Rédemption. Homme-Dieu.
	Rose	Nature vivante. Beauté. Harmonie. Amour.

On a prétendu que l'on avait placé la rose mystique (symbole féminin) sur la Croix du Sauveur pour la profaner d'une manière sacrilège.

Ceux qui prétendent cela devaient ignorer, à moins d'être de mauvaise foi, que la R + C était un signe des plus anciens et qui n'avait rien affaire avec la croix du supplice.

La croix est bien un signe mâle, créateur, le phallus peut la remplacer. La rose est bien un signe femelle (2).

Cependant à elle seule elle contient les deux organes (pistil et étamine).

(1) Consulter *les Incantations*, par Sédir.

(2) Le phallus ou sa reproduction sur les tombeaux signifiait foi en la résurrection. Quand on y adjoignit la croix, on ne fit que confirmer cette idée.

L'églantine a 5 pétales, soit 2, nombre féminin, et 3, nombre masculin, -- ou 1, nombre créateur et 4, l'être engendré, — 5, la vie universelle, reflet direct de 4 et indirect de 2.

On pouvait lui appliquer ce qui avait été dit du lotus : « Ra (le soleil) l'a créée et le lotus l'a créée. »

Le Créateur par le Verbe a créé la Rose, mais la Rose, symbole de la femme (la Vierge prédestinée), a créé (mis au monde) le Sauveur, Celui qui a ouvert le ciel.

Si la bonté est l'émanation du cœur, si l'âme exerce son action d'une manière invisible, le parfum est bien l'âme de la rose. Comme la lumière autour du soleil, il s'irradie autour de la fleur, répand une nouvelle vie, éveille des sensations inconnues dans le cerveau de ceux qui le respirent.

Croix de lumière et rose-soleil sont donc les deux plus grands symboles de l'humanité, soit sous leur forme simple ou sous celles, très multiples, qui en dérivent.

Aussi tous ceux qui, même sans aucune initiation, savent ce qu'ils signifient et s'enrôlent résolument sous leur bannière, sont des Maîtres ou des frères Rose-Croix ; par contre, ceux qui s'intitulent tels, mais s'écartent des règles intransigeantes prescrites par ces signes, en perdent le titre.

Leur rose ne dure que ce que durent les roses ; le doux parfum devient pourriture aussitôt, les vrais Rose-Croix poursuivent le Grand Œuvre de miséricorde et d'Immortalité.

TIDIANEUQ.

Une Bruges musulmane : Kairouan

Sans un mot, avec la crainte de troubler du bruit de nos pas ou de nos paroles étrangères le recueillement de la cérémonie, nous nous arrêtons au seuil de la mosquée, sous le portique ; et dans la pénombre nous distinguons à peine, entre les mystérieux alignements de vieilles colonnes grecques et romaines qui évoquent l'image de quelque forêt pétrifiée, les fidèles accroupis en cercle au pied de chaque pilier et scandant le rythme intérieur de leur prière individuelle des gestes sacrés qui successivement les prosternent et les relèvent, les bras vers le ciel, pour les prosterner à nouveau de tout leur long sur les nattes, dans un complet anéantissement devant la majesté de l'Unique !...

Tout d'un coup, une voix grave et lente s'élève du fond du sanctuaire, près du *Mirhab* obscur, et commence à psalmodier sur un ton monochrome une longue phrase, à laquelle répondent avec la même largeur mélancolique d'autres voix unies ; de la façon la plus imprevue, ce dialogue des croyants à la

louange d'Allah nous transporte soudain au fond de quelque chartreuse d'Europe, dans les ténèbres anxieuses de l'office de nuit, tant est frappante l'analogie de ces chants orientaux et musulmans avec ceux de nos moines !... Cela dure des instants pareils à des siècles, comme si l'esprit, emporté sur le lac illimité des sonorités sans relief, perdait la notion de l'être et pénétrait ainsi peu à peu dans l'éternel... Et tous ces hommes blancs, abîmés en leurs impassibles extases, sembleraient à la longue irréels, n'étaient les lueurs brillant par éclairs dans leurs yeux profonds, où se jouent, comme en des pierreries, les mille reflets tremblants de petites cires allumées au lustre immense qui marque le milieu de l'édifice d'une auréole de lumière douce...

***

Mais, en contraste, voici bien un autre aspect de la vie religieuse dans la Sainte Cité.

C'est le vendredi ; la nuit tombe et les lueurs étranges de quatre énormes torches fumantes illuminent la petite zaouïa de *Si-Ben-Aïssa*, toute remplie de vapeurs aromatiques montant en nuages épais de deux réchauds à charbon incandescents sur lesquels des nègres versent par instants des poudres résineuses...

Nous sommes chez les *Aïssaouas* et, sans souci de l'étranger dont la présence se justifiera par l'obole qui lui sera demandée tout à l'heure, les mystères de

l'office qui va se célébrer pour la joie extatique des initiés se préparent fiévreusement, au milieu du bruit infernal que font sans discontinuer une douzaine de vociférateurs et de musiciens noirs armés de longs tambours et de tam-tams, et assis à terre en un cercle allongé autour des réchauds à parfums...

De tout ce bruit, à la longue, se dégage une mélopée suraiguë, sans cesse reprise par des voix neuves, et si frénétique qu'une sorte de folie semble déjà transfigurer les façes grimaçantes des adolescents bronzés qui remplissent la zaouïa. Devant la porte, rangés en file suivant leur taille, les plus grands à gauche, les plus petits à droite — et il y a là des enfants de cinq ans ! — une trentaine d'Arabes, les bras aux bras, suivent le rythme de mélopée dans un balancement uniforme et continu de la tête et des épaules, du torse et des jambes, qui fléchissent alternativement ; peu à peu, les mouvements s'accentuent, les corps semblent se disloquer, les têtes se détacher des bustes, et les yeux hagards, les corps moites, l'étrange balancement continue, suivant la voix des chanteurs et le fracas égal des tambourins et des tam-tams dans l'opacité croissante des aromates épandus...

Tout petits, dans un coin, derrière le *Maître* de la Confrérie, immense vieillard pontifical, à la longue barbe blanche, dont le regard se perd au loin et dont les lèvres s'agitent en silence, nous haletons déjà, presque gagnés de l'espèce de frénésie qui monte à la longue de ce fracas impitoyable et soudain, dans les ténèbres, derrière une sorte de grillage que

nous n'avions pas soupçonné, des hurlements éclatent à nos oreilles, suraigus, inhumains !...

Des faces échevelées de vieilles femmes, dont les yeux luisent dans l'obscurité, apparaissent confusément aux grilles qu'elles secouent de toute la vigueur noueuse de leurs mains décharnées, à peine distinctes au sein de la pénombre tragique !...

Alors, dans un redoublement d'ardeur, les tambourins et les tam-tams haussent encore le ton de leur vacarme, les chanteurs s'excitent, et le groupe des danseurs amplifie l'hystérie de ses mouvements rythmiques, tandis que le nuage de parfums s'épaissit autour de la lueur des torches... L'instant est venu... Le *Maître* fait un signe ; deux indigènes surgissent devant lui, tout secoués de tremblements convulsifs, mais le visage éclairé d'une sorte de lumière intérieure et les yeux perdus en extase ; sans interrompre les contorsions de leurs membres qui continuent la danse sacrée, on les dévêt peu à peu du turban, du haïk, de la gandourah... Les voici presque nus, le torse agité de tressaillements inconscients... L'un après l'autre, ils s'avancent vers le *Maître*, s'inclinent, baisant son turban, recueillent pieusement le geste sacré qui les convie... et se livrent aux aides : alors commence l'horreur bien connue des ces exercices par lesquels les adeptes de *Sidi-Ben-Aïssa* pensent gagner le Paradis ; au premier patient, on enfonce sous la peau des clavicules deux lames d'épée de combat dont on nous fait préalablement effleurer les pointes ; au second, une lame semblable au creux de la gorge ; la peau forme séton, soutenant

les lames qui pendent.. pas une goutte de sang ne perle, pas un gémissement ne s'entend, les masques demeurent impassibles; mais les torses deviennent tout à coup luisants de sueur, les ventres tressaillent et les jambes fléchissent, comme si les malheureux allaient défaillir; néanmoins dans la clameur de la prière dont on les enveloppe, dans l'ardente et sauvage curiosité de tous les yeux désorbités qui se fixent sur eux, dans l'atmosphère frénétique qui les baigne, ils vont, tournant autour du cercle des musiciens... Aux quatre coins de la mosquée, ils s'arrêtent pour qu'un frère, armé d'un énorme maillet de bois, enfonce plus avant dans leur chair la lame des épées frappant sur les poignées de toutes ses forces et rythmant les coups de vociférations sacramentelles... Tous les assistants lui répondent alors par des cris formidables, que dominent encore les glapissements sauvages des femmes invisibles aboyant maintenant comme des possédées !...

Le tour accompli, les deux victimes, pâles et chancelantes, sont revenues devant le *Maître*; un silence absolu tombe soudain, effrayant, qui nous glace... Le vieillard s'avance d'un pas, lève au ciel un visage étrangement suppliant où transparaît un mélange indéfinissable de pitié et de férocité; puis, la main gauche maintenant sous un linge l'épaule embrochée, il arrache d'un coup chacune des lames et reçoit successivement dans ses bras les patients épuisés, sur lesquels il prononce à mi-voix les prières qui offriront leurs mérites à l'Éternel !...

Et le fracas des voix et des instruments reprend

avec une vigueur nouvelle, toujours scandé de cris et de déhanchements, tandis que deux nouveaux fidèles s'offrent à leur tour...

Mais c'en est trop pour des nerfs occidentaux... Nous n'y tenons plus; une angoisse physique nous étreint à la gorge, il semble que nous allons étouffer si nous restons dans cette atmosphère de folie et d'effroi !...

En hâte, sans souci des Arabes que nous bousculons, nous gagnons la sortie... Et c'est un enchantement, au seuil de cet antre de cauchemar, de retrouver la pureté infinie d'un ciel profond dans lequel les premières étoiles qui scintillent doucement mettent leur éclat sur la pâleur veloutée du soir...

*
* *

... Dans la clarté vibrante du soleil matinal, il semble qu'une grande joie baigne à présent la ville recueillie dont les mille koubas éclatantes jettent vers l'azur la blancheur de leurs facettes et le reflet bleu clair de leurs faïences...

La paix du jour descend sur les étroites rues plus qu'à demi-désertes; et seule, la Grande-Rue présente quelque animation avec son grouillement de marchands et d'acheteurs qui circulent entre les étalages bariolés de viandes et de légumes aux couleurs crues et s'engouffrent à droite dans l'étroitesse ombreuse de l'entrée des *Souks*.

La chaleur qui augmente peu à peu finit d'ailleurs bientôt par devenir torride, et, au fur et à mesure, il

semble que la foule des Arabes s'évanouisse dans les profondeurs fraîches, et que, de nouveau, prise de l'universelle torpeur, Kairouan s'endorme au rêve infini de sa paix millénaire.

Dans l'enceinte exquisement déserte et délicieusement ornée d'arabesques et de faïences de la mosquée du *Barbier*, où le hasard vient de nous amener, nous retrouvons l'impression de fraîcheur, de recueillement et de sérénité qu'avait effacée en nous, la veille au soir, l'étrange fanatisme des disciples de *Sidi-Ben-Aïssa*.

C'est tout à fait hors de la ville, vers le Nord, que s'étend l'ensemble imposant des constructions qui entourent la mosquée proprement dite. De loin, à l'extrémité d'une route plantée d'arbres malingres et dévorés de soleil, une masse compacte de terrasses et de coupoles blanches se dresse, inondée de lumière, sur le fond gris et miroitant de la plaine infinie où s'en vont les lentes caravanes de chameaux, et sur l'azur brutal du ciel de midi. Toute une sourde activité bruit imperceptiblement dans ces espaces dénudés qu'il nous faut traverser, pauvres gens qui circulent, vieilles femmes courbées sous de trop lourds fardeaux, lents attelages de mules, et les bandes d'enfants nus qui mendient aux touristes, et les aveugles lamentables, immobiles au bord du chemin, une sorte de gamelle aux mains, psalmodiant sans fin ni trêve leur imploration. Puis soudain, le seuil franchi de la mosquée, tous ces bruits s'éteignent, toute cette activité disparaît, une sorte de rêve commence, très silencieux, très doux et plein de fraîches clartés...

Voici la première cour, toute ombreuse sous une rangée d'arcades soutenues par des chapiteaux byzantins et qui s'abrite avec une sorte de tendresse craintive au pied du minaret. Protégés de l'ardeur du jour, des croyants se sont étendus à l'ombre et



demeurent immobiles, la tête à demi couverte de leurs burnous, les yeux clos; pas un ne fait un geste à notre passage, nul bruit ne vient répondre à l'écho de nos pas intimidés, tout dort, tout rêve...

Un degré à franchir et nous pénétrons dans une sorte de vestibule à coupole, absolument désert, au delà duquel s'ouvre l'aveuglante clarté d'une seconde cour ensoleillée qu'entoure sur ses quatre faces une

manière de cloître à arcades mauresques, supportées par d'élégantes colonnes et tout ornées de vieilles faïences qui caressent tendrement le regard; ici, le silence est plus profond encore et semble plus nourri, plus débordant, plus mystérieux...

Accroupies sur les dalles, des formes muettes, que drape la blancheur immaculée de leurs burnous aux capuchons relevés, égrènent entre leurs doigts maigres l'ambre doré de leurs chapelets... Un vieillard marche lentement, les yeux fixés sur la porte ouverte et sombre de la mosquée qui brille à peine, en face de nous, d'une lueur de cierges allumés et de reflets profonds d'étoffes et de tapis; mais ses pieds nus n'éveillent aucun écho et sa marche semble celle d'un fantôme; dans le pan du ciel qu'encadre la cour, des cigognes passent avec un bruit d'étoffes froissées et, parfois, des pigeons blancs s'abattent doucement sur les dalles brûlantes...

Le sanctuaire lui-même paraît tout d'abord trop petit pour le cadre qui l'entoure; une salle carrée, sur laquelle s'écrase la masse à demi obscure d'une coupole tout ajourée de fines moulures en stuc et revêtue de vieilles peintures décoratives assez barbares, étant la sauvegarde de ses quatre murailles ornées de faïences disparates aux reflets éteints, bleu pâle et jaune soufre, autour du tombeau fameux de *Sidi-Sahab*, le compagnon chéri de Mahomet, dont les restes dorment là, depuis tantôt dix siècles, leur bienheureux sommeil dans la divine paix d'une atmosphère de vénération infinie et d'inlassable piété!... Du seuil de ce *marabout*, sacré pour tout

l'Islam, nous contemplons sans entrer, pour ne pas fouler de nos semelles impures l'amoncellement de tapis qui couvrent le pavé, le haut sarcophage de bois sculpté, peint d'émeraude et d'or, drapé de soies vertes et rouges, qu'encadre une sorte de baldaquin autour duquel s'entasse la somptuosité de cent étendards d'étoffes précieuses aux hampes dorées surmontées du croissant de cuivre; ces richesses dans la pénombre se revêtent d'une série de colorations chaudes et profondes qui se devinent sans se préciser et dans la caresse desquelles le regard se plaît à imaginer des reflets de métaux, des chatoiements de tissus à peine indiqués, malgré la tiède clarté de mille cires brûlant à des lustres de cristal taillé trop européens et trop modernes, et dont la présence choquerait en pareil lieu si l'impression d'ensemble et le sens intime des choses n'écartaient l'esprit de critiquer la sensation qui l'entraîne. Une odeur subtile de vieux bois et d'aromates précieux s'exhale de ces trésors, paisible, infinie, pénétrante, qui semble le parfum même de la suite lointaine des minutes lentement écoulées autour de ce cercueil glorieux... Et les deux Arabes qui demeurent prosternés en adoration au pied du tombeau, nous les croirions volontiers abîmés dans leur muette prière depuis des temps infiniment anciens !...

Au retour, un instant arrêtés sur le bord du bassin des *Aglabites*, nous contemplons la masse paisible de ces ondes qui, aujourd'hui comme il y a huit ou neuf siècles, aux temps de la grande prospérité de Kairouan, capitale du Maghreb, reflètent silencieuse-

ment les verdures environnantes; et il nous semble un instant saisir l'âme de l'Islam dans le symbole des eaux éternellement paisibles qui répètent à l'infini les mêmes jeux de lumière alternativement obscurs et lumineux, le scintillement nocturne des étoiles succédant à l'éclat forcené du soleil, les hivers pluvieux aux torrides étés, sans que les jeux rythmiques de ces apparences successives agitent d'un seul frisson intérieur l'intime quiétude de leur fluidité!...

Maintenant, c'est l'heure de s'éloigner, sans doute pour jamais, de la Cité dressée comme un mirage dans la plaine déserte et solitaire. Un regret nous saisit pour la brièveté de notre séjour aux lieux où le temps doit paraître éternel...

... Et voici que, derrière nous, au moment même où nous nous éloignons, le drapeau s'agite sur le grand minaret; les voix des muezzins, se répondant de l'une à l'autre mosquée, parviennent jusqu'à nous, familières, et, quelques minutes, au travers du steppe désolé, les appels à la prière poursuivent notre fuite de leurs accents impérieux, lointains et nostalgiques...

MARTIAL DOUËL.

Magie expérimentale

Les Indiens en général sont presque tous sorciers. Une « bruja » ou soi-disant sorcière indienne me racontait un jour qu'il était très facile de reconnaître un assassin entre mille. Sa présence, me disait-elle, fera saigner les blessures; s'il se retire, l'hémorragie cessera. Donc en faisant approcher du mort ou du blessé toutes les personnes suspectes, immédiatement l'on peut infailliblement découvrir l'assassin en examinant simplement les blessures de la victime. Malheureusement, ce n'est pas toujours que le criminel vient contempler le cadavre de sa victime. Cependant, je voulus m'assurer par moi-même de la véracité des faits avancés par la sorcière, et l'occasion m'en fut donnée, hélas, au moment le plus inattendu. Le 8 juin dernier, vers 4 heures du soir, l'on vint m'avertir que mon ami Jules M... venait d'être frappé mortellement de quatre balles dans le dos, non loin de sa propriété; l'on ignorait totalement qui pouvait être l'assassin. Le lendemain, à 8 heures du matin, l'état du blessé n'avait fait qu'empirer. J'avi-

sais une vieille Indienne, qui, songeuse, s'était retirée à l'écart et paraissait absolument étrangère à ce qui se passait dans la grande salle de l'Hacienda, où sur un lit de camp était étendu le blessé. Je m'approchais d'elle et lui demandais son avis. « L'assassin est dans l'assistance, me dit-elle, car le guérisseur n'a pu arrêter l'hémorragie. » A l'aide de la méthode abyssinienne, je connus immédiatement le coupable. Je l'appréhendais immédiatement, je le fis attacher et je le sommais de dire la vérité. Il nia tout d'abord, puis soudain, voyant que l'on examinait les blessures, il se mit à genoux, avoua, et demanda pardon à sa victime agonisante. Immédiatement remis à l'autorité, il fut conduit sous bonne escorte à la prison du village de El Boquete. Tant qu'il fut présent au pied du lit de la victime, les blessures saignèrent abondamment; sitôt qu'il fut emmené, le blessé reprit vie et donna aux siens un vague espoir de salvation. Malheureusement, le chirurgien ne put extraire les balles, dont une avait brisé une vertèbre; onze jours après ce lugubre drame, mon pauvre ami Jules M... succombait après une cruelle agonie; mais, il eut au moins la consolation passagère de voir son assassin arrêté, lui quémander le pardon et être emprisonné.

Sa vengeance est terrible, car l'Indien, auteur de ce lâche assassinat, est en train de dépérir au jour le jour. Il ne dort pas, me racontait-on encore hier, le défunt le poursuit partout. S'il mange, sa victime est à ses côtés qui lui retire la cuiller de la bouche; s'il se couche, à peine ferme-t-il les yeux que sa victime

le secoue rudement, une main de squelette l'appréhende à la gorge, il entend la voix qui l'appelle et lui reproche son forfait; et c'est ainsi que peu à peu il succombera. Il demande d'être envoyé au loin, au pénitentier de P... mais là où il ira, il sera la proie de sa victime, sa victime le poursuivra, car avant de mourir, Jules M... me dit : « Je le poursuivrai sans trêve et sans relâche, partout, sur terre et là-bas. Ce sera son châtiment. Que la justice des hommes laisse son crime impuni, mon astral suffira au châtiment. » J'attends chaque jour d'apprendre l'épisode de ce lugubre drame...

El Boquete, 1er août 1906.

TATY.

UN SECRET PAR MOIS

Pour pouvoir ferrer sans peine un cheval fougueux et rétif, mettez-lui dans l'oreille droite, ou mieux dans les deux oreilles, une petite pierre ronde et serrez l'oreille avec les mains, la bête ne bougera plus. Si on pend aux crins d'un cheval des grosses dents de loup, il se lasse bien moins vite. S'il hennit trop, attachez-lui à la tête une pierre percée, il se corrigera peu à peu.

MIZAULD.

Ordre martiniste.

Sous peu paraîtra la liste des délégations et des loges de l'ordre dans les divers pays.

On se rendra compte ainsi des progrès accomplis silencieusement par l'ordre depuis ces dernières années.

Dès que notre imprimerie personnelle sera organisée, ce bulletin sera envoyé aux délégués.

. . . .

Dans le numéro d'août de la revue *l'Acacia*, le F. Ch.-M. Limousin a affirmé plusieurs choses erronées concernant Papus. Ce dernier a envoyé une réponse qui n'a pas paru dans le numéro suivant du journal *l'Acacia*.

En attendant cette apparition, nous publions cette réponse, pour que nos délégués à l'étranger puissent la connaître et la commenter.

« Dans le numéro de juillet-août de votre si intéressante revue *l'Acacia*, vous me faites l'honneur de me citer, en accompagnant la reproduction de mon article de remarques qu'il m'est indispensable de rectifier.

« Vous dites : « Papus n'est pas franc-maçon régulier » ; qu'en savez-vous ?

« Vous ai-je jamais demandé votre âge, pour que vous veniez affirmer que je ne suis pas né ?

« L'essence de la Franc-Maçonnerie véritable n'est pas la recherche de la publicité des gazettes. Ce besoin de crier sur les toits une qualité qui ne tire sa force véritable que de la prudence a fait bien du tort à la Maçonnerie française pour que je pense inutile d'insister.

« Que je sois un ignorant sur les questions maçonniques, cela est fort possible, puisque je m'en suis beaucoup occupé et qu'à mesure qu'on creuse un sujet, on s'aperçoit qu'on en sait bien peu comparativement à ce qu'on ignore.

« Mais la « science positive » spéciale du F. Limousin aurait dû lui faire éviter une seconde erreur : c'est celle de croire que j'écris aussi sous le nom de Teder.

« Teder est un écrivain maçonnique connu par ses travaux historiques. Il dirige une revue à Londres paraissant sous le titre de I. N. R. I., et je ne possède malheureusement pas son érudition en histoire maçonnique.

« Mais que le F.·. Limousin s'informe et il apprendra qu'une nouvelle circulaire a été envoyée par la Grande Loge d'Angleterre, il y a quelques mois, et que cette nouvelle circulaire insiste pour que les maçons « réguliers » des loges françaises soient laissés à la porte des loges affiliées à la grande Loge d'Angleterre.

« Il ne m'appartient pas de confier ce document à des maçons non affiliés à la grande Loge d'Angleterre et qui sont considérés par elle comme des profanes, mais que le F.·. Limousin fasse demander ce document et il sera édifié.

« Quant à la création en France d'une grande Loge faisant de la véritable maçonnerie, que le F.·. Limousin se rassure.

« Toutes les formalités seront remplies pour que les membres de cette formation soient reçus à Londres, aux États-Unis, au Canada et en Allemagne. Mais il est clair que si je ne suis pas maçon régulier, je n'en ferai pas partie, ce qui tranquillisera le F.·. Limousin sur l'importance de cet essai.

« En terminant, permettez-moi, T.·. C.·. F.·., de vous assurer de la sympathie que m'inspirent vos travaux et vos efforts depuis les nombreuses années que j'ai le plaisir de vous lire.

« Dr Gérard Encausse (Papus). »

École hermétique.

Les cours de l'École Hermétique ont été inaugurés devant une salle comble. Ils sont très suivis cette année.

En voici le programme :

Lundi, *Dace* : Constitution humaine.

Mardi, *Sédir* : Ésotérisme des Évangiles.

Mercredi (10, rue du Petit-Pont). *Docteur Rozier* : Interrogations.

A l'École (cours technique) *Merlin* : Alchimie astrologique.

Jeudi, 8 h. 45, *Papus* : Éléments de sanscrit.

9 heures, *Papus* : Étude des tempéraments.

Samedi, *Phaneg* : Astrologie élémentaire.

Les inscriptions sont reçues à l'École les lundis et jeudis. Droit d'inscription, 2 francs ; droits de cours, 2 francs par mois.

LE FANTOME DE 1816

Le fantôme qui a fait son apparition en plein champ sous le roi Louis XVIII, a remué toute l'Europe; il a fait jaser les gazettiers, intrigué la Cour et fait pleurer le roi même.

En compulsant des revues, notices, brochures et livres, nous avons pu comparer les récits afin d'authentiquer la véracité, d'un honnête laboureur, médium inconscient, qui ne s'occupait ni de politique, ni de religion, encore moins de magie.

Le *secret d'État* qu'il a dévoilé au roi n'a jamais pu germer dans le cerveau de *Martin de Gallardon*, ainsi qu'il s'appelle, cet homme a répété ce qu'a dit le fantôme; il ne l'a répété qu'à Louis XVIII, et les circonstances qui ont accompagné ce singulier événement ont été décrites par deux célèbres aliénistes de l'époque : les docteurs Pinel et Royer-Collard.

Nous avons fouillé les œuvres de ces médecins et n'y avons trouvé nulle allusion, mais ils ont, par ordre, établi un rapport, dont l'original a disparu des archives nationales, comme a disparu le laboureur Martin; en effet, il y avait trop d'intéressés et trop d'intérêts compromis.

Le docteur Royer-Collard est décédé en 1825, il occupait de hautes fonctions : professeur de médecine légale, inspecteur général des écoles de médecine, membre de l'Académie et médecin en titre du roi. Royer-Collard a laissé deux fils : Albert, jurisconsulte, mort en 1865; Hippolyte, professeur d'hygiène, mort en 1852.

Le docteur Pinel, mort en 1826, a beaucoup écrit sur l'aliénation mentale, et sa gloire réside en ce qu'il a traité humainement les fous, qui, avant lui, étaient considérés dans les asiles comme des sujets dangereux; au lieu de la contrainte rude de jadis, il employa des moyens doux. Pinel a laissé un fils, qui embrassa la carrière de son père; il est mort en 1859.

Il est possible que les héritiers de Royer-Collard et de Pinel aient pu trouver dans les papiers de ces savants une copie de ce rapport célèbre, dont il est resté un exemplaire existant entre les mains d'un littérateur contemporain actuel.

Le 13 mars 1816, on amena à Charenton un paysan du nom de Thomas Martin, âgé de 33 ans, afin d'y être examiné par les médecins de l'établissement, MM. Royer-Collard et Pinel, d'après le réquisitoire du ministre de la Police.

Les deux aliénistes, après un long et minutieux examen, concluent que Martin ne possède nulle trace d'affection mentale, ni de maladie.

Ils questionnent, et voici les réponses que leur fit le laboureur :

« Le 15 janvier dernier, j'étais occupé dans mon champ à jeter le fumier avec une fourche, lorsque, tout à coup, je fus distrait par des paroles prononcées à côté de moi; j'aperçus un homme qui me dit : « Il faut aller trouver le roi et lui dire qu'il est en danger. »

« Cet homme était d'une taille à peu près égale à la mienne, enveloppé d'une redingote blonde fermée, chapeau rond, souliers à cordon; figure effilée, délicate, voix douce; il ne marchait pas.

« Étonné, je lui dis : « Puisque vous en savez si long, « que n'y allez-vous vous-même; pourquoi vous adresser « à un pauvre comme moi, ne sachant s'expliquer. »

« Il dit fermement : « Ce n'est pas moi qui irai, ce sera « vous, faites ce que je vous commande. »

« Aussitôt je vis ses pieds quitter la terre, s'élever à deux pieds environ, sa tête s'abaissa et il disparut comme si son corps se fût fondu.

« Saisi de frayeur, je voulus quitter mon champ, mais une force invincible me retenait malgré moi, et mon ouvrage fut terminé en moins de temps qu'il n'aurait fallu.

« Trois jours après, le 18 janvier, je descendis à la cave, l'inconnu était debout devant moi, je m'enfuis en laissant tomber la lampe.

« Le 20 janvier, dans la foulerie, il était encore là, je m'enfuis.

« Le 21, aux vêpres, en prenant l'eau bénite, l'inconnu était à côté de moi, il en prit aussi et me suivit à mon banc, assista aux vêpres et sortit en m'accompagnant.

« A l'église, il n'avait pas de chapeau, ni sur la tête, ni dans les mains, mais à la sortie, il l'avait sur la tête.

« Avant de rentrer à la maison, il me dit : « Acquittez-vous de votre message, faites ce que je vous dis. » Il disparut.

« Le 21 janvier, le fantôme me dit encore la même chose, en ajoutant : « Le temps presse. »

Martin fait ce récit devant le curé, puis devant l'évêque.

Le 30 janvier, l'inconnu dit :

« Votre commission est bien commencée, mais ceux qui l'ont entre les mains n'en feront rien. J'étais présent lorsque vous avez fait votre déposition, l'évêque vous a dit de me demander mon nom et de quelle part je venais. Mon nom restera inconnu, je viens de la part de celui qui m'a envoyé, et celui qui m'a envoyé est au-dessus de moi. »

Ce à quoi Martin dit :

« Comment vous adressez-vous toujours à moi pour une commission comme celle-là, moi, un paysan ? »

L'inconnu répliqua :

« C'est pour abattre l'orgueil. »

Peu à peu, Martin s'habitua à la venue de ce fantôme, et, d'après le récit qu'il fit aux médecins, il n'éprouva plus aucune crainte lorsque l'apparition lui dit :

« Pressez votre commission, on ne fait rien, ceux qui ont les affaires en main sont enivrés d'orgueil. La France est en délire, elle sera livrée en proie à toutes sortes de malheurs, une grande partie du peuple périrait et on n'aurait de paix qu'en 1840. »

Ceci est dit en 1816.

Le 8 mars, Martin entre chez le ministre et le fantôme se trouva à son côté, lui recommandant de ne point fléchir.

Le ministre débute en disant à Martin qu'il a fait arrêter cet inconnu, ce soi-disant fantôme.

« Je n'en crois rien, réplique le fermier, car je l'ai vu à l'instant et il a disparu. »

Le ministre affirme de nouveau l'avoir fait arrêter.

« Puisque vous l'avez, faites-le venir, je le reconnaîtrai. »

On n'en fit rien et Martin, rentré à son hôtel, voit de nouveau le fantôme qui lui dit :

« On vous a dit qu'on m'avait fait arrêter, dites à celui qui vous a tenu ce langage qu'il n'a aucun pouvoir sur moi. »

Le 9 mars, Martin est au lit, et son compagnon, l'officier de gendarmerie, dans le lit à côté.

L'inconnu se présente, Martin avertit l'officier; celui-ci ne voit rien.

Le fantôme dit que Martin recevra la visite d'un docteur.

Martin fit part de cette communication à son compagnon qui n'avait vu ni entendu le fantôme.

Une personne entre, et dès que le fermier l'aperçoit, il dit :

— Vous êtes assurément le docteur annoncé.

— Comment le savez-vous ?

— Le fantôme m'a prévenu.

Et Royer-Collard dit explicitement dans son rapport au ministre :

« J'interromps le récit de Martin pour rapporter à Votre Excellence qu'effectivement, en vertu de ces ordres, M. Pinel, l'un de nous, se transporta le 9 mars auprès de Martin pour l'examiner. »

Le fermier reçoit encore cet avertissement du fantôme :

« On va prendre des informations sur vos relations antérieures. »

Martin écrit le fait à son frère, qui demeure au village de Gallardon, le même jour, 12 mars.

Il est à observer que le préfet de Chartres n'écrit au curé de ce village que le 16 mars.

Royer-Collard et Pinel n'omettent rien dans l'enquête faite sur la famille et les antécédents de Thomas Martin.

Ce rapport est un modèle de précision et de sincérité scientifique; il constate que ce fermier jouit de toutes ses facultés et qu'on ne trouve rien parmi ses ascendants, gens tranquilles, sobres et honnêtes. Martin n'a jamais

été traité pour aucune maladie par aucun médecin. Son caractère est excellent en tous points.

Constatons, en passant, devant l'authenticité et la véracité de ce rapport médical, combien les faits ont été travestis par les pamphlétaires, les littérateurs d'occasion et des politiciens de cette époque.

Le fantôme apparait maintes fois et Martin en rend compte à son frère, disant :

« L'inconnu m'est apparu et m'a dit :

« Je vous ai mandé que je ne reviendrai plus vous
« voir, j'aurais une grande douleur si mes démarches
« étaient inutiles. On peut faire examiner l'affaire par
« les docteurs en théologie. On verrait si elle est réelle.
« Ayez confiance, vous n'éprouverez nulle peine. »

Le rapport continue :

Le 31 mars, Martin se promène dans le parc de l'établissement de Charenton et voit de nouveau le fantôme devant lui, qui parle ainsi :

« Il y aura des divisions et des discussions à mon sujet, on dira que je suis un être fantastique, un être réprouvé; pour vous convaincre que je suis un être réel, approchez et prenez-moi par la main. »

Martin lui prit la main, et la sentit serrer la sienne comme par des mains ordinaires.

Aussitôt l'apparition ouvrit sa redingote blonde du haut en bas, et qui était toujours fermée; en cet instant Martin fut ébloui par une brillante lumière.

Le fantôme referma sa redingote, la lumière disparut, mais il dit :

« Le réprouvé ne peut paraître sans porter au front la marque de sa réprobation; examinez le mien et voyez si vous apercevez quelque chose de semblable. »

Martin n'y découvrit rien d'extraordinaire.

Un surveillant de Charenton avait prié Martin de le recommander au fantôme que l'on appelait l'ange Raphaël: l'apparition n'attendit pas que le fermier le lui recommandât, il le prévint, disant :

« On vous a chargé de me demander ma protection, répondez à celui qui vous a donné cette commission que tous ceux qui garderont la loi divine seront sauvés. »

La mission du fermier de Gallardon allait prendre fin,

un agent du ministre de la Police arriva à l'établissement de Charenton, on lui confia Martin qui ignorait le but de son voyage; le soir il revint et raconta au directeur ce qui lui était arrivé ce jour-là, 2 avril, il avait été conduit chez le roi Louis XVIII.

Martin fit son récit au directeur et le lendemain au docteur Royer-Collard.

Les deux narrations sont identiques.

« Au préalable, le fantôme le prévint qu'il allait paraître devant le roi, et que tout ce qu'il aurait à lui dire lui serait donné dans l'instant et que les paroles dont il aurait besoin lui arriveraient d'elles-mêmes. »

Ceci se passait chez le ministre de la Police, qui fait amener Martin au château par un homme de confiance; le ministre les précède chez le roi.

Louis XVIII reçut le fermier et lui dit :

— Martin, je vous salue.

Le ministre se retire.

Martin dit au roi ce que l'apparition lui avait chargé de dire et découvrit plusieurs circonstances secrètes qui avaient eu lieu pendant l'exil du roi, circonstances oubliées, mais dont le récit rappela le souvenir à 23 ans de date.

Martin révéla des complots formés contre le roi, ne nomma personne, mais les désigna de façon à ne pas se méprendre.

Le roi, vivement ému, pleura abondamment, leva les yeux, disant :

— Voilà des choses qui ne doivent être connues que de vous et de moi.

Martin voyant pleurer le roi, lui promit le secret absolu et pleura. Il parlait avec une facilité d'élocution peu ordinaire, il lui semblait qu'un autre parlait en lui, et assure que les secrets dévoilés par lui étaient inconnus avant d'être en présence du roi.

Cette facilité d'élocution disparut, et Martin dit au roi :

— Sire, ma commission est accomplie, je n'ai plus rien à vous dire.

Martin partit le même jour, 3 avril, dit Royer-Collard; il a tenu sa promesse et a suivi le genre de vie antérieur

sans rien dévoiler à personne et sans plus voir le fantôme.

Les deux docteurs apprécient les faits et discutent, ils écartent l'imposture et concluent à l'honnêteté absolue de cet homme, qui n'est ni fou, ni fourbe, ni illuminé; ce n'est même pas un ambitieux, ni un intéressé.

Il n'a été le jouet d'aucun intrigant, il a été livré à ses propres inspirations, il est au-dessus de tout soupçon de la part des praticiens de Charenton, du directeur et des chefs qui l'ont vu à Paris, qui l'ont surveillé de la part du ministre de la Police et du roi.

Martin a donc réellement éprouvé les sensations qu'il rapporte : il a vu et touché, il a entendu lorsque d'autres, placés dans les mêmes conditions que lui et jouissant de leur bon sens, ne voyaient, ne touchaient, n'entendaient rien.

Il annonça des faits qui se passaient après, sans qu'il eût aucun moyen d'en être averti, il prévit des enquêtes avant que le préfet les ordonnât, etc., etc.

Quant aux prédictions et révélations faites au roi, les docteurs n'en parlent pas, disant : « Nous ne pouvons ni ne devons les soumettre à notre discussion. »

Les savants et consciencieux rapporteurs concluent que Martin n'est point un aliéné, qu'il jouit d'une santé parfaite, qu'il n'a nulle altération des facultés intellectuelles et affectives : ni délire, ni exaltation, ni hypocondrie (1), ni monomanie, ni hallucination.

Les personnages qui ont été mêlés à cette tragédie de 1816, et qui ont entendu Martin affirmer l'existence, faits et gestes du fantôme sont : le curé de Gallardon, nommé La Perruque; l'évêque Charrier de la Roche ; le préfet De Breteuil ; le ministre de la police, Decazes; le lieutenant André; un étudiant en médecine; le directeur de Charenton, Toulhac du Maupas et les docteurs Royer-Collard et Pinel.

Après la mort de Louis XVIII, les journaux affirment que Mathieu de Montmorency vit Martin de Gallardon et que celui-ci lui aurait confié le secret du roi. D'autres disent que de La Rochefoucauld et Talleyrand-Périgord

(1) Neurasthénie comme on dit actuellement.

ont été envoyés par Charles X pour entendre Martin et savoir son secret.

Les journaux royalistes calomnient Martin et sa famille. Ceux qui ont eu le loisir d'étudier de près cette affaire, sont convaincus que le fermier de Gallardon a été empoisonné.

Martin s'en fut, un jour de fête religieuse, faire un pèlerinage à Chartres ; en partant pour sa neuvaine il dit qu'il n'en reviendrait pas ; il prédit sa mort, qui arriva dans des circonstances assez mystérieuses.

Si Martin de Gallardon n'a pas su garder par devers lui le secret du roi, l'on comprend que les *Légitimistes* l'aient fait disparaître, car ce secret était des plus intéressants :

1° Martin aurait été chargé par l'apparition de dire en personne à Louis XVIII que celui-ci aurait eu la pensée de tuer le roi Louis XVI à la chasse ;

2° Que lui-même, roi de France, était un usurpateur, attendu que Louis XVIII n'était pas mort au Temple et vivait encore ;

3° Que la chute de la branche aînée des Bourbons ne tarderait pas. Elle arriva, comme l'on sait, en 1830.

Or, si Louis XVIII était taxé de roi illégitime, Charles X était aussi peu légitime... et, si Martin a parlé, il en est mort.

DOCTEUR BÉCOUR.

(*La Vie Nouvelle.*)

BIBLIOGRAPHIE

El Conde de Das.

On nous adresse une intéressante petite brochure publiée à Montevideo, et en même temps que nous remercions pour l'envoi, nous voulons en dire quelques mots, car elle nous fait connaître un personnage curieux qui

présente plus d'un point d'analogie avec notre Cagliostro. Comme lui, membre des plus hautes fraternités maçonniques connues, sans parler des centres occultes inconnus, comme lui doué de pouvoirs étranges rappelant ceux des frères de la Rose-Croix, le comte de Das, passé d'un pays à l'autre, surtout dans les deux Amériques, faisant le bien et suscitant naturellement bien des haines et des calomnies ; c'est à ces calomnies que répond la petite brochure qui nous a été envoyée. Elle prouve que le comte de Das est docteur en médecine et fait voir que son initiation aux hauts grades maçonniques est raillé, que les phénomènes produits par lui l'ont été en séance publique et ne peuvent être mis en doute. Du reste, mieux que toutes discussions, les paroles suivantes du comte de Das prouvent son caractère de véritable initié : « Bénis soient mes persécuteurs, car, s'ils ont empoisonné mon existence actuelle, ils m'ont mis à même de goûter l'immense satisfaction du devoir accompli. »

G. Phaneg.

REVUE DES REVUES

Le Voile d'Isis publie une série d'intéressantes études philosophiques et occultes. Parmi ces dernières, je recommanderai à nos lecteurs les pages consacrées au Plan astral, par M. Combes, c'est une très claire synthèse des enseignements traditionnels. M. Combes a eu le bon esprit de se souvenir que la tradition ne s'invente pas. Tant d'autres l'oublient !... Des enseignements sur la graphologie officielle sont très bien résumés par M. A. de Rochetal. Nos lecteurs connaissent le défaut de la cuirasse des graphologues non occultistes : c'est de ne pas faire la synthèse des sciences divinatoires et de rechercher seulement les manifestations de l'écriture, par exemple sans étudier la main qui a tenu la plume. La

partie d'astrologie est magistralement tenue par M. Barlet, dont les articles seront certainement très appréciés. — De Bosc nous signalerons les études sur l'occultisme oriental, le végétarisme, la lévitation, etc. Nous signalons aussi la publication d'une œuvre inédite d'E. Levi, *Dernières Paroles d'un voyant*, dans laquelle il y a beaucoup à glaner, en particulier de belles et précises définitions.

Les Annales des Sciences psychiques, dans leur numéro du mois d'août, donnent une très minutieuse relation sur la médiumnité d'une Mme Smead par le professeur James H. Hyslop. Ce sont surtout des manifestations de personnalité seconde, de ce que l'Ecole occulte appelle des « étages » de la personnalité. — Il s'agit surtout de très nombreux détails donnés sur la planète Mars. Je suis persuadé que ces communications inter-planétaires sont possibles, mais je ne pense pas qu'elles puissent avoir lieu à l'aide d'un médium en France.

L'Echo du merveilleux du 1er septembre renferme un certain nombre d'articles intéressants ; entre autres l'article de G. Méry qui fait ressortir avec raison la maladresse et l'ignorance des soi-disant mages hindous qui s'étaient faits forts de retrouver le cadavre de l'abbé D. Il est certain que ni la physiognomonie, ni l'astrologie, ne pouvaient servir dans ce cas. La double vue ou clairvoyance seule avait quelques chances, car il y a de nombreuses preuves de réussite dans des cas analogues. G. Malet raconte un fait curieux parvenu à sa connaissance. Dynamisé par un sentiment de haine, l'esprit d'un suicidé tente de tuer un jeune homme qui échappe à peine. Il pourrait se faire que cela devienne une véritable hantise. Ce ne serait pas la première fois.

Dans le numéro du 15 septembre, à lire des lettres et des discussions à propos de Miller, le médium à matérialisations bien connu. — Certaines personnes semblent s'étonner de voir ce médium renoncer à donner des séances. Quand on sait ce qu'est un médium et ce qu'est une assistance mondaine. on devrait s'étonner plutôt de trouver des médiums.

M. Borderien, dans un article fort bien fait, rappelle que le merveilleux a été observé plus d'une fois dans la

vie de Pascal et relate le fait curieux d'un talisman porté par cet énorme esprit dont on connait la profonde logique. On lira encore avec intérêt les comptes rendus de séances en Italie par J. Amédée. Bien qu'il s'agisse de faits assez ordinaires, il y a cependant quelque chose de particulier, de spécial dans le médium dont il parle. C'est indéfinissable mais réel.

La Revue spirite. Toujours très bien faite, cette bonne revue garde le rang qu'elle a su prendre depuis bientôt 50 ans parmi les journaux spiritualistes. Elle publie des études d'une philosophie très élevée, et accorde à la théorie la part qui lui revient, sans cependant négliger les récits et comptes rendus d'expériences.

Dans son numéro de septembre, je signalerai la continuation du long travail de M. Grimard sur le christianisme. Bien que n'étant pas toujours de son avis, j'ai souvent rendu hommage à son érudition profonde, à sa sincérité absolue, à sa connaissance approfondie de la partie historique de l'Evolution de l'idée religieuse. Cette fois-ci encore, dans le jugement sur l'empereur Julien et sur les querelles ridicules de théologie qui séparaient les chrétiens de cette époque, nous sommes entièrement avec M. Grimard.

De M. C. Flammarion on pourra lire une conférence sur l'astronomie, dont la conclusion est que notre planète n'a aucune supériorité dans notre système solaire et que nous vivons dans un absolu sans limite, sans commencement ni fin. Cette dernière affirmation me paraît une erreur de conception. Comment ce qui est matériel pourrait-il être absolu, infini, sans limites ? Toute matière est, selon moi, forcément limitée, l'espace existe toujours, sauf dans le plan divin. M. P. Heidet traduit du *Light* un fait d'écriture directe entre deux ardoises, donnant plusieurs preuves d'identité ; il cite aussi une expérience personuelle du même genre avec le médium *Evans*.

La Revue du spiritisme donne une étude de M. Delanne sur Miller. Après avoir décrit les séances auxquelles il a pu assister, M. Delanne remet à un prochain article les discussions des différentes hypothèses qui ont été émises pour expliquer les faits. Dans un article sur la puissance

des forces psychiques, je relève deux idées, à mon sens erronées, et sur lesquelles on pourrait peut-être dire quelques mots. La première idée est que la religiosité est née, dans les races préhistoriques, de la terreur que devaient inspirer les phénomènes naturels. Je ne le pense pas. Tout au plus les forces naturelles ont-elles servi à développer le germe qui était en l'homme et qui dormait sans doute, mais certainement toute âme humaine a en elle-même, au début de son évolution, le germe de la croyance au Père, qui se développe ensuite dans le cours de ses épreuves et de ses travaux.

La deuxième idée, c'est que les religions primitives obstruaient la marche de l'humanité. C'est impossible à mon sens. Le Ciel n'a pas déposé dans l'âme humaine la petite étincelle qui doit devenir une grande flamme pour l'arrêter dans son évolution, mais bien pour l'aider. Même les formes religieuses les plus grossières étaient bonnes et donnaient aux hommes de grands soutiens. Toutes les fautes des hommes, chargés pendant deux mille ans de répandre l'idée *chrétienne*, n'ont pu empêcher le règne du Christ dans les âmes qu'il a choisies et qu'il a trouvées prêtes, peut-être par suite de leurs efforts, pour trouver la Vérité dans les formes matérielles, qui étaient peu à peu présentées à leur étude.

M. J. Maxwell examine les séances de la villa Carmen, avec une minutie de détails et une maîtrise qui n'avaient pas été atteints jusque-là. Son travail est le plus complet paru jusqu'à ce jour sur cette question. C'est un document. Le *Bulletin de la Société de Nancy* est toujours très bien rédigé et intéresse également les spirites et les occultistes. Dans son numéro de juillet-août, nous trouvons une étude de M. L. Revel sur la Théosophie dans ses rapports avec la science. L'auteur, après avoir établi que, plus de vingt ans avant les théories actuelles sur la matière et l'atome, les écrivains théosophistes, entre autres Mme Blavatsky et Mme Besant, avaient émis des idées absolument semblables, rappelle que l'enseignement occulte se compose de deux choses : la tradition et l'intuition. Cette intuition n'est pas la faculté banale que l'on observe habituellement, mais une connaissance d'ordre spécial. M. Revel examine

ensuite avec beaucoup d'autorité plusieurs points spéciaux de la science, sur la cohésion, sur la vie de la matière, la conscience, l'unité d'intelligence chez les êtres vivants, la vivisection, etc.

Le Progrès spirite a donné plusieurs articles à lire : « le Progrès, par Laurent, de Fazet; » une Maison hantée à Neuville (Ain); « le Vice et la Vertu, dans certains nombres de faits bien observés ».

La Paix universelle, dans son numéro de septembre, reproduit une conférence sur la réincarnation, par M. Bouvier. La conférence est basée sur des idées traditionnelles, très justes et éclairées par un grand nombre de faits personnels à l'auteur. Il termine par ces quelques lignes, dont la précision et l'importance n'échapperont pas à nos lecteurs : « La réintégration me semble prouvée *philosophiquement*, par la longue tradition des enseignements religieux par les philosophes des siècles passés et les penseurs modernes ; *moralement*, par la diversité des caractères et des positions sociales; *théoriquement*, par la déduction que l'on peut tirer des faits philosophiques et moraux; *scientifiquement*, par l'expérimentation et l'observation des faits qui peuvent être contrôlés, de sorte que pour nous il y a, dans cette conception des vies successives, une large part de vérité et pour moi une certitude *absolue*, basée autant sur l'expérience que sur le resouvenir. Ce n'est pas seulement un acte de foi, mais aussi un acte de raison. » A. Bouvier.

La Résurrection, dirigée par Alb. Jounet, continue son œuvre d'avant-garde. A remarquer un Essai sur la résurrection et les apparitions d'après l'Evangile de Jean. Il y a là des théories tirées de l'Evangile, sur l'état de l'homme après la mort, qui sont très profondes et très initiatiques.

La *Science astrale* publie le thème astrologique du 23 juillet au 22 août. E. Verrier donne une très bonne et très utile étude sur les maladies zodiacales et planétaires. Si les renseignements sont donnés *après vérification*, ils pourront être très utiles dans les études horoscopiques, même onomantiques.

Nous avons reçu un certain nombre de revues étrangères pour lesquelles nous remercions. Citons :

El Siglo Espirita, Mexico; *la Verdad*, Buenos-Aires qui reproduit l'*Isis dévoilée*, de Blavatsky, et le *Lighl* de Londres, qui contient toujours une grande variété d'articles intéressants pour toutes les écoles spiritualistes.

G. PHANEG.

Avis aux Martinistes

Nous avons reçu des communications et des placards diffamatoires contre un membre des loges de Berlin, le F.·. Reuss. Le F.·. Reuss étant dignitaire du Rite Ecossais, du Rite de Misraïm et d'autres obédiences, il appartient exclusivement aux chambres de justice de ces Rites de trancher tout différend entre ce F.·. et ses administrés.

Jusqu'à ce qu'un jugement régulier intervienne, le F.·. Reuss trouvera auprès des F.·. des Rites auxquels il appartient la protection qui lui est due. S'il est attaqué dans son honneur par un journal français, il lui suffira de se souvenir qu'il existe en France des tribunaux de droit commun. Pour nous, nous ne tomberons pas dans un piège tendu à la naïveté de ceux qui ignorent les dessous politiques de la lutte entre les Ob.·. anglaises et allemandes en Afrique.

***

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2ᵉ Edition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 Figures.

— *Le Magnétisme des animaux*. Zoothérapie. Polarité.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les Qualités ou les Défauts des autres par l'examen de leur Ecriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 Fig.

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les Anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*. ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dʳ MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

Paris. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.